V780.938
C492d

VAULT

THE LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA

ENDOWED BY THE
DIALECTIC AND PHILANTHROPIC
SOCIETIES

V780.938
C492d

MUSIC LIB.

This book must not be taken from the Library building.

on pretend que lauteur de ce dialogue est l'abbé de chateauneuf frere du marquis con^{ller} au parlement de paris ambassadeur a constantinople, [illegible] du marquis de [illegible]

m^r burette pretend prouver dans une dissertation inserée dans le 8^e volume des memoires de Lacademie des sciences que m^r labbe de chateauneuf sest trompé en soutenant que les anciens avoint [illegible] de la musique a plusieurs parties.

Aix, Oct: 26th 1765

Abbé de Chateauneuf

DIALOGUE

SUR

LA MUSIQUE DES ANCIENS.

A MONSIEUR DE ***

Nouvelle Edition.

A PARIS,
Chez la Veuve PISSOT, Quai de Conti,
à la Croix d'Or.

M. DCC. XXXV.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

Digitized by the Internet Archive
in 2013

http://archive.org/details/dialoguesurlamus00chte

AVERTISSEMENT.

DE la maniére dont ce Dialogue eſt écrit, on reconnoîtra ſans peine que ce n'eſt point l'Ouvrage d'un faiſeur de Livres, ni d'un partiſan de ſyſtêmes.

Je ne ſais quoi de plus libre dans les ſentimens, & de plus aiſé dans les expreſſions & dans les tours, ſuffiroit à déſabuſer quiconque ſe ſeroit laiſſé prévenir du contraire ſur un titre qui ſemble ne promettre que de l'érudition, & qui pis eſt, de l'érudition didactique.

Il y a ſans doute un peu de celle-ci : car quel moyen de ſe

977138

tirer autrement d'une question, dont l'intelligence est pour ainsi dire attachée aux termes de l'Art ? Mais cette érudition-là même est ménagée, de sorte qu'on ne sauroit reprocher à l'Auteur d'avoir excédé la mesure de ce qu'il en devoit employer pour se faire entendre ; ce qui suppose que l'on seroit assés injuste pour ne lui pas tenir compte de l'avoir tempérée, par tous les assaisonnemens les plus propres à la faire goûter.

Quant à la question prise en elle-même, on voit bien qu'il n'a pas eu intention de la résoudre : il ne faut pour s'en convaincre que jetter les yeux sur les traits qui caractérisent

ſes Interlocuteurs. Le plus ſavant des deux eſt en même-tems le plus entêté ; & l'on ne ſauroit dire du plus raiſonable, que l'opinion qu'il défend ſoit plûtôt la ſienne que celle qu'il prend à tâche de combattre.

Dans la vérité il s'agiſſoit moins de décider, que de faire ſentir (ſans choquer perſonne) l'abſurdité qu'il y auroit à prononcer dans une cauſe, où il ſeroit auſſi néceſſaire qu'il eſt impoſſible d'entendre les deux Parties.

C'étoit donc aſſés faire pour l'honneur commun de l'une & de l'autre, que de conſerver à chacune ſes avantages : & c'eſt ce qu'a éxécuté M *** avec une neutralité d'affection

tout-à-fait digne d'un homme qui avoit apporté dans le commerce du Monde, dont il faiſoit les délices, toutes les richeſſes de l'Antiquité qui faiſoient les ſiennes.

Que ne puis-je apprendre ſon nom à mes Lecteurs ! ils n'éxigeroient point de moi d'autre éloge. Mais que dis-je ! Il m'eſt également défendu de ſatisfaire leur curioſité & mon zele ; & je ne dois pas même vouloir donner atteinte à la condition du ſecret, ſans laquelle le Poſſeſſeur du Manuſcrit que je publie, n'auroit jamais conſenti à lui laiſſer voir le jour.

On démêlera plus facilement la fameuſe Demoiſelle

Lenclos ſous le maſque qui la déguiſe : le ſouvenir d'une perſonne ſi rare eſt encore trop récent, & les impreſſions qu'elle a laiſſées après elle ne ſont ni d'une eſpéce à ſe pouvoir communiquer à d'autres, ni d'une nature à s'effacer ſitôt de la mémoire de ceux qui l'ont connue, ou qui ont oui parler de ſes talens. Il ne s'agit point ici d'autre choſe : & comme ce n'eſt pas à l'eſprit d'expier les égaremens du cœur, c'eſt aſſés de cette déclaration pour autoriſer la juſtice que l'on rend à la moderne *Leontium*, & pour diſpoſer tout Lecteur équitable à y ſouſcrire ſans ſcrupule.

Le Muſicien, à l'occaſion

duquel ceux que repréſentent Théagéne & Callimaque ſe rendirent chez elle, s'appelloit Pantaléon : il vint à Paris vers l'année 1705, & je crois que c'eſt à ce tems-là qu'on peut fixer l'époque de cette converſation ſavante, dont je ne puis douter que l'on ne me ſache gré d'avoir procuré l'impreſſion.

DIALOGUE

DIALOGUE
SUR
LA MUSIQUE DES ANCIENS.

A MONSIEUR DE ***

VOUS vous ennuyez à votre Campagne, mon cher Cléobule, avouez-le de bonne foi, vous vous y ennuyez: & c'eſt pour cela que vous êtes & ſi vif & ſi preſſant ſur tout ce qui ſe paſſe à la Ville. Il n'y a pas encore huit jours qu'on traita chez Leontium la queſtion tant de fois débatue touchant la préférence entre les Anciens & les Modernes. A peine en avez-vous reçû la nouvelle, que vous brûlez

d'envie d'apprendre le détail de cette dispute. Qu'avez-vous donc fait de ce dégoût qui vous avoit obligé de rompre avec le Monde? La solitude qui avoit tant de charmes pour vous, commenceroit-elle déja à vous lasser? Quoi, ces arbres, ces fleurs, ces ruisseaux qui s'animoient à votre présence, & dont vous vous piquiez d'entendre le langage, seroient devenus aussi muets pour vous qu'ils le sont pour le reste des hommes! La sérénité d'un beau jour, le calme de la nuit, ce vaste ciel, ces lambris azurés, enfin la nature entiere qui devoit vous être un spectacle toûjours nouveau; tout cela, dis-je, a pû si-tôt vous rassasier, qu'il vous faille revenir à nous, & que vous ayez besoin de savoir de quoi les hommes s'entretiennent!

Vous voyez que je n'ai pas oublié le noble enthousiasme qui vous prit, lorsqu'assis à l'ombre de ce vieux chêne que nous comparions au *Plane* du *Phædrus*, * vous me fîtes l'éloge

* Arbre à l'ombre duquel Socrate est représenté discourant dans un Dialogue de Platon, intitulé PHÆDRUS.

de la retraite & du séjour de la campagne. Eussiez-vous crû alors que je pusse vous combattre si-tôt par vos propres paroles ? Mais c'est insulter trop long-tems à une curiosité dont je n'ai garde de vouloir vous corriger : que ne puis-je au contraire l'exciter au point de vous faire regreter ce que votre retraite vous fait perdre, & porter quelque atteinte à une résolution qui coûte si cher à vos amis !

Heureusement je suis en état de vous satisfaire sur la conversation qui se tint chez Leontium, & qui roula en effet sur les Anciens : de maniere pourtant que ce sujet ne fut pas traité dans toute son étendue, comme il semble qu'on vous l'a mandé, mais seulement par rapport à leur Musique.

Pour vous donner une opinion de cette dispute au-dessus de celle que vous en pourriez concevoir sur mon récit, & vous montrer par là que je sais profiter de l'artifice que vous me fîtes découvrir dans le Prologue du *Banquet* de Platon, lorsque nous lûmes ensemble ce Dialogue ; je serois presque tenté

de commencer par vous dire, suivant la méthode de ce Philosophe, que je n'ai moi-même qu'une idée fort imparfaite de l'entretien dont vous me demandez compte, en supposant que je n'en sais que ce que m'en a dit un de mes amis, lequel n'ayant pû s'y trouver non plus que moi, ne m'en a fait part que d'après un de ceux qui y assisterent; mais je ne saurois vous dissimuler que j'y étois. Et ne croyez pas qu'à cause que je vous en parlerai comme témoin, je ne laisse rien à faire à votre imagination; il s'en faut bien que j'aye retenu tous les raisonnemens & toutes les réfléxions que j'entendis faire dans cette occasion, beaucoup moins pourrois-je vous rendre fidellement les expressions dont on se servit. Vous aurez donc le soin, ou si vous voulez, le plaisir de suppléer à tout ce qui pourroit manquer à ce récit.

Une Compagnie nombreuse s'étoit assemblée chez Leontium pour entendre un prodige de Musique, d'autant plus digne de curiosité, qu'il venoit d'un pais peu sujet à produire des hommes de feu & de

génie. L'homme en question jouoit d'un instrument qu'il avoit lui-même inventé. C'étoit une espece de *Tympanum*, composé de plus de deux cens chordes tenduës par quantité de chevalets sur une planche de bois ordinaire, longue de six piés, épaisse d'un pouce, & sans aucune concavité. Mais ce qu'on y remarquoit de plus singulier, (parce qu'on l'avoit inutilement tenté jusqu'ici) c'est qu'au lieu de chordes de Claveſſin (qui se sentent toûjours de l'aigreur de leur matiere) c'étoient des chordes de Luth. On admira long-tems la nouveauté de cet instrument, sans concevoir quel son pouvoient produire deux bâtons très-legers en frapant sur des chordes de cette espéce, qui sembloient avoir besoin d'être touchées avec les doigts; & qui de plus étoient placées sur un bois épais & solide; mais dès qu'il eut commencé à préluder, on ne fut plus occupé qu'à admirer son éxécution, qui bientôt après parut encore plus étonnante que ses lumieres & son génie.

On lui prêta une attention qui ne fut interrompue que par les applau-

diſſemens qu'il reçut de tous ceux qui l'écoutoient, ſelon le dégré de ſenſibilité que chacun avoit pour la Muſique. On remarquoit entre autres ſur le viſage de Leontium les divers mouvemens & les paſſions différentes que le Muſicien tâchoit d'exprimer : car elle trouvoit de l'expreſſion où nous ne trouvions ſouvent que de l'harmonie, & l'on eût dit que chaque ſon étoit pour elle un ſentiment.

Une impreſſion ſi vive n'avoit garde d'échaper à celui qui la cauſoit, & ſembloit en ſe reproduiſant en lui redoubler la tendreſſe de ſon jeu. On peut donc juger du plaiſir qu'il faiſoit par celui qu'il devoit reſſentir lui-même d'avoir pour juges des oreilles ſi délicates, & de ſe trouver au ſortir du Nord tranſporté, pour ainſi dire, ſur un théatre de l'ancienne Gréce. Auſſi étoit-il aiſé de s'appercevoir qu'il jouiſſoit alors de ſon art pour la premiere fois, & qu'il ne s'étoit jamais ſenti ſi puiſſamment inſpiré. Il ſe laſſa cependant plûtôt que ſes Auditeurs.

Quand il ſe fut retiré, la Compagnie ſe ſépara peu à peu, & il ne

reſta auprès de Leontium que deux de mes amis & moi, Théagéne dont vous m'avez ſouvent oui parler comme de l'une de ſes plus anciennes connoiſſances, & Callimaque qui n'avoit été amené chez elle que depuis quelques jours.

Comme ils ont tous deux du ſavoir, ils ne tarderent pas long-tems, à propos de ce qu'on venoit d'entendre, de parler de la Muſique des Anciens; & je ne doutai point que de là on n'entrât en matiere ſur la fameuſe querelle de ceux-ci avec les Modernes.

Je ſavois que Théagéne & Callimaque avoient fait l'un & l'autre une étude particuliere de l'Antiquité, mais avec cette difference que le premier en avoit rapporté une admiration qui tenoit du culte, & qu'il n'étoit pas maître de diſſimuler. Callimaque au contraire ſe réſervoit la liberté de paſſer du moins en apparence dans le parti oppoſé, ſelon les compagnies où il ſe rencontroit; parce qu'il ſe dégoûtoit aiſément d'une opinion qu'il trouvoit déja priſe par un autre, juſqu'à embraſſer avec joye celle dont

perſonne ne vouloit : heureuſes la verité & la raiſon, quand elles ſe préſentoient à lui deſtituées de tout ſecours ! Cette indifference lui avoit acquis une facilité merveilleuſe à ſoutenir le pour & le contre. Et quand on lui en faiſoit la guerre, il avoit coutume de répondre que c'eſt être ſeuls en compagnie, que d'être tous du même avis, & qu'il n'y a point d'opinion qui merite qu'on l'épouſe d'aſſez bonne foi, pour que l'on n'oſe l'abandonner.

Il m'étoit donc aiſé de juger que la ſeule préſence de Théagéne détermineroit Callimaque à ſe déclarer contre les Anciens, & c'eſt ce que je demandois.

Pour Leontium, je ſavois bien qu'elle ne prendroit aucun parti. Le beau la frape également quelque part qu'elle le trouve, & ſon goût le lui fait découvrir par tout où il eſt ; car c'eſt une eſpéce d'inſtinct plus ſûr & plus promt que le raiſonnement. Son goût donc en la conduiſant de fleur en fleur comme les abeilles (auxquelles votre maître * compare les Poëtes) lui fait

* Platon dans l'Ion.

parcourir indifféremment tous les païs & tous les siécles. Mais ces sortes d'imaginations si legeres & si brillantes dédaignent pour l'ordinaire le travail de l'attention. Un esprit né pour les agrémens, & qui n'a jamais sacrifié qu'aux graces, n'a garde de s'assujettir à la patience qui seroit nécessaire pour comparer les beautés d'un tems avec celles d'un autre, pour étudier les rapports & les oppositions qui sont entre elles, pour les tourner de tous les sens dont on peut les envisager, enfin pour y apporter la triste & penible exactitude que demande un paralléle. A cela près personne n'eût été plus propre que Leontium à juger entre Théagéne & Callimaque.

Nous demeurâmes seuls auprès d'elle, comme je vous l'ai dit. Elle étoit si remplie de la Musique que nous venions d'entendre, qu'après un assez long intervalle, elle paroissoit encore l'écouter.

Théagéne prit de-là occasion de dire qu'il commençoit à comprendre les effets surprenans de la Musique des Anciens. Et quelle impres-

sion, ajoûta-t'il, n'auroient point fait des Musiciens Grecs sur une ame aussi sensible que l'est celle de Leontium, puisqu'un homme venu du pais des Vandales a pû faire ce que nous voyons !

J'aurois été bien surpris, dit alors Callimaque, que la passion de Théagéne eût tardé davantage à se découvrir.....

Du moins ne faudroit-il pas, interrompit Leontium, que ce fût aux dépens d'un homme qui vient de nous donner tant de plaisir, & qui n'a pû choisir ni le tems ni le lieu de sa naissance.

Ne diroit-on pas, reprit Callimaque, qu'il y a des terroirs pour les Esprits comme il y en a pour les fruits ! Je voudrois bien savoir, par exemple, continua-t'il, s'il ne vaudroit pas autant pour Orphée ou pour Thamyris * (celui qui défia les Muses) qu'ils fussent sortis du fond de l'Allemagne, que d'être nez en Thrace, pays décrié pour sa barbarie, le séjour des frimats, la patrie de Borée & des Aquilons.

Dès que vous employez la fable

* Plutarque, Traité de la Musique.

& le ſtyle poëtique, répondit Théagéne, vous me diſpenſez de vous répondre ſérieuſement. Vous ſavez mieux que moi qu'il n'y a aucune conſéquence à tirer des héros aux autres hommes, ni des tems fabuleux aux tems hiſtoriques.

Et dans ces tems que vous appellez hiſtoriques, reprit Callimaque, voudriez-vous répondre, qu'il n'y ait rien de fabuleux? Pour moi, j'ai bien peur que ces Meſſieurs ne nous en donnent à garder ſur leur Muſique comme ſur beaucoup d'autres choſes, & je penecherois fort à croire qu'un frenétique qui ſe laiſſoit calmer par le mode Lydien, étoit déja bien prêt de la fin de ſon accès. De même quand on nous raconte que Terpandre avec ſa Lyre appaiſa une ſédition dans Lacedémone *; c'eſt que le Peuple toûjours leger & inconſtant de ſa nature ſe laſſe bientôt de ſe battre: ſouvent même avant qu'il ſe laſſe, le moindre objet nouveau en attirant à ſoi l'attention, eſt capable de diſſiper le deſordre. Il ſe peut donc fort bien faire que Terpandre, qui connoiſſoit

* Plutarque, Traité de la Muſique.

le génie de la multitude, comprit qu'en se présentant avec son équipage de Musicien, il feroit à coup sûr une diversion; & c'est peut-être à quoi se réduit tout le merveilleux de cette avanture.

Il seroit à souhaiter, répondit Théagéne, qu'une défaite si ingénieuse eût quelque fondement dans l'histoire. Mais par malheur elle n'est prise que dans la répugnance qu'ont la plûpart des gens d'esprit à croire ce qu'ils ne comprennent pas.

Vous verrez, reprit Callimaque, qu'à moins de faire l'esprit fort, on ne pourra encore se dispenser de croire aveuglément que Thales le Candiot, par le moyen de la Musique, délivra les Lacedémoniens de la peste qui les travailloit.*

Pour Thalés, je vous l'abandonne, répondit Théagéne. Comme il est dit que l'Oracle l'envoya à Sparte, il y a toute apparence qu'on fit honneur à la Religion de cette guerison miraculeuse, quoique Plutarque la rapporte faussement à l'harmonie dans son Traité de la Musique, suivant la coutume de la plû-

* Plut. ibid.

part des Auteurs qui font tout venir à leur ſujet : car c'eſt un reproche qu'on eſt en droit de faire ici à cet Ecrivain, d'ailleurs ſi docte & ſi judicieux, puiſqu'il tombe immédiatement après dans une ſemblable erreur, lorſqu'il cite Homére pour prouver que les Grecs affligez du même fléau, ſe ſoulagerent par des chanſons, quoique ce Poëte diſe ſeulement qu'ils appaiſoient le courroux d'Apollon par des ſacrifices & par des cantiques.

Ainſi je vous permets d'attribuer à quelque cauſe ordinaire la gueriſon des Lacedémoniens, & de ſuppoſer ſi vous voulez que le Miniſtre d'Apollon arrivant à point nommé avec ſes hymnes & ſa lyre, lorſque le mal étoit ſur ſes fins, la ſuperſtition qui fait ſon profit de tout, tourna en miracle, ce qui n'étoit qu'un effet du haſard, & qu'enfin ce qui avoit été attribué fauſſement au Dieu de la Medecine, notre Hiſtorien pluſieurs ſiecles après l'a attribué, avec auſſi peu de raiſon, à la vertu de la Muſique.

Mais pour un exemple qui ne prouve rien, combien y en a-t'il

d'autres auxquels on ne sauroit repliquer ? Combien de guerisons qui sans pouvoir être mises sur le compte d'aucune divinité, ni sur celui du hasard, sont rapportées par des contemporains comme des effets ordinaires de l'harmonie ? Theophraste cité par Athénée *(a)* & par Aulu-Gelle, *(b)* assure que de son tems les Thébains avoient coutume de guerir la sciatique & l'épilepsie par le son d'une flute. Je puis ajouter que l'on se servoit encore de la Musique pour guerir la surdité, le poison, la fiévre, la rage. *(c)* . . .

O la grande puissance ! (d) interrompit Callimaque, en élevant sa voix comme s'il avoit voulu chanter.

Je devois m'attendre à cette plaisanterie, repartit Théagéne. Vous me permettrez cependant de vous dire que l'Operateur de Moliere, à qui vous me faites l'honneur de me comparer, n'avoit pas d'aussi bons garans pour son mithridate que ceux que je puis citer en faveur de

(*a*) Athen. l. 4. c. 14.
(*b*) A-Gell. l. 4. c. 13.
(*c*) Ibidem.
(*d*) Moliere, dans l'Amour Medecin.

mon remede, Ariſtote, Apollonius, Dyſcolus, Capella & pluſieurs autres, qui tous parlent du chant comme d'une recette dont on ſe ſervoit alors contre ces ſortes de maladies. Et c'eſt ſans doute de cette coutume qu'eſt venu le mot latin *(a) præcinere*, qui veut dire enchanter les maux.

Ne voudriez-vous point, dit Callimaque, nous parler de ces Medecins qui joüoient de la flute ſur la partie affligée ?

Moquez-vous-en tant qu'il vous plaira, répondit Théagéne : mais Galien Auteur grave en cette matiere, s'il en fut jamais, parle ſérieuſement de cette derniere méthode qu'il appelle joüer de la flute ſur la douleur. Ariſtote *(b)* rapporte encore un uſage bien ſingulier, & qui prouve autant qu'aucun autre combien grande étoit la vertu de la Muſique, puiſqu'elle pouvoit adoucir la rigueur des ſupplices. Les

(*a*) Je ne ſais ſi cela pourroit ſe juſtifier par quelques autoritez, *præcinere* ne ſignifiant tout au plus que chanter devant, commencer le chant, mettre en ton ou entonner.

(*b*) C'eſt Ariſtote cité par Plutarque, au Traité de la Colere.

Tyrrheniens, dit-il, ne fouëttoient jamais leurs Eſclaves qu'au ſon des flutes, eſtimant qu'il étoit de l'humanité de donner quelque contrepoids à la douleur, & comptant par une ſemblable diverſion de leur remettre une partie de la peine. A quoi l'on peut ajouter la coutume d'autre fois d'avoir toujours un joueur de flute dans les *Trirêmes*; (*a*) non-ſeulement afin que les rameurs voguaſſent de concert, mais encore dans la vue de les délaſſer & de les ſoulager par la douceur du chant: ce qui a fait dire à Quintilien (*b*) que la Muſique eſt un don que la Nature nous a fait pour nous aider à ſupporter nos travaux.

Certainement elle n'avoit ce pouvoir ſur les douleurs & ſur les maladies du corps que par l'entremiſe de l'ame, avec laquelle elle a une ſinguliere affinité. Elle ne devoit donc pas avoir moins de pouvoir ſur l'ame même pour exciter ou pour calmer ſes paſſions, comme on a dit, qu'elle a fait tant de fois.

Et je n'ai nulle peine à croire ce

(*a*) Pollux l. 4. c. 8.
(*b*) L. 1. c. 10.

que

que Plutarque *(a)* rapporte d'Antigenidas, qui jouant sur la flute un air de mouvement en présence d'Alexandre, échauffa tellement le courage de ce Prince, qu'il quitta la table pour courir à ses armes.

Le Peintre Théon *(b)* qui n'ignoroit pas la vertu de cette Musique guerriere, sut bien s'en prévaloir : car voulant exposer un de ses tableaux, où il avoit représenté un soldat prêt à fondre sur l'ennemi, il prit la précaution de faire auparavant sonner la charge par un joueur de flute ; & si-tôt qu'il vit les spectateurs suffisamment émûs par cette espéce de chant, il dévoila son tableau qui fut admiré de toute l'assemblée.

Chacun sait que quand les Lacedémoniens *(c)* alloient au combat, un joueur de flute *(d)* entonnoit des chants doux pour temperer leur courage, & de peur qu'une ardeur téméraire ne les emportât trop loin ; car pour l'ordinaire ils avoient plû-

(*a*) Au Traité de la Fortune d'Alexandre.
(*b*) Elien au Liv. 2. de son Hist. diverse c. 44.
(*c*) Thucydide cité dans Aulugelle. l. 1. c. 11.
(*d*) Plut. Traité de la Colere.

tôt besoin d'être retenus que d'être excités. Cependant peu s'en falut un jour dans une bataille qu'ils ne succombassent sous les Messéniens. Le célebre Tyrtée qui dans cette journée faisoit les fonctions de joueur de flute, s'apperçut qu'ils plioient : il quitta aussi-tot le mode Lydien, & passant au Phrygien, ranima leur courage que le ton précedent avoit trop amoli, & ramena par ce moyen la victoire dans leur parti.

Au contraire, quelques jeunes gens entendent une Musique dont les tons aigus & les mesures précipitées les rempliſſent de fureur, *(a)* ils veulent mettre le feu à la maison d'une Courtisanne ; le Musicien pour reparer le mal qu'il avoit fait, change de ton par le conseil de Pythagore, & avec des chans plus lents & plus doux, rappelle peu à peu la tranquillité dans leur ame, & les remet dans le même état où il étoient

(*a*) Sur ce fait ainsi que sur les autres, on peut consulter quelques-uns des Anciens qui ont écrit sur la Musique, & dont M. Fabricius fait mention dans sa Bibliotheque Grecque, p. 449.

auparavant. On dit la même choſe du Muſicien Damon * dans une occaſion ſemblable. Que répondez-vous à cette foule d'exemples ?

Qu'ils ſont faux ou exaggerez, répliqua Callimaque.

C'eſt le plus court, dit Théagéne : on pourroit cependant ſur des faits de même nature, vous oppoſer de telles autorités que vous n'en ſeriez pas quitte pour les rejetter.

L'Ecriture Sainte nous apprend que David avec ſa lyre chaſſa le malin eſprit, ou ſi vous le voulez, la noire mélancholie dont Saül étoit tourmenté. Vous ſavez encore que les Prophetes avoient coutume d'entrer dans leurs ſaintes fureurs au ſon des inſtrumens....

Et qui doute, interrompit Callimaque, que Dieu ne puiſſe quand il lui plaît donner une force ſurnaturelle à la Muſique ? Mais alors c'eſt un miracle dont vous ne fauriez tirer aucun avantage.

Si ces faits, reprit Théagéne, étoient rapportez comme miraculeux, je n'aurois pas la mauvaiſe foi de m'en prévaloir contre vous : mais

* Boéce, Traité de la Muſique. l. 1. c. 1.

on n'a qu'à consulter l'Historien sacré *(a)* pour voir qu'il les raconte comme des faits naturels & ordinaires. Les serviteurs de Saül lui conseillent d'envoyer chercher quelque joueur d'instrumens pour adoucir son mal, & on lui amene David qui en effet le soulage: est-ce ainsi qu'on parle d'un remede surnaturel? Et le conseil que des domestiques donnent à leur maître, ne suppose-t'il pas au contraire que la Musique étoit alors un spécifique connu & éprouvé contre les maladies qui attaquent l'esprit? Elisée consulté sur l'avenir par les Rois de Juda & d'Israël, *(b)* & se préparant à prophetiser, demande selon la coutume qu'on lui amene un joüeur d'instrumens: ce qui suppose encore que la Musique étoit communément employée dans ces sortes d'occasions, comme le moyen le plus propre à exciter l'esprit prophetique, par la proportion qui se trouve entre le chant & l'enthousiasme. Car dans la production des effets surnaturels, tels que sont les propheties, Dieu

(*a*) Au premier Livre des Rois. c. 6.
(*b*) Au quatriéme des Rois. c. 3.

se sert ordinairement des causes naturelles qui ont le plus de rapport avec ces effets.

Mais, sans me prévaloir du respect que l'on doit aux Livres saints, je prétens que l'histoire profane dans la matiere dont il s'agit, a une autorité suffisante par elle-même; puisque, si l'on veut rejetter comme incroyables les évenemens qu'elle raconte, il faudra supposer une chose encore plus incroyable, qui est qu'une infinité d'Historiens graves se sont donné le mot pour tromper la posterité & la tromper sans interêt.

Sans interêt! reprit Callimaque: y en a-t'il un plus grand pour un Historien que de flatter les hommes dans le foible qu'ils ont pour le merveilleux? La plûpart des Lecteurs ne se soucient guere qu'on les trompe pourvû qu'on leur plaise, & les Auteurs se soucient encore moins de dire vrai pourvû qu'ils soient lûs: & de-là toutes les impostures que les Auteurs les plus graves nous débitent si sérieusement. Enhardis par l'accueil qu'ils voyent faire aux narrations fabuleuses; qu'un d'entre eux prenne sur lui d'avancer quel-

que fait singulier & surprenant, il peut s'assurer que ceux qui viendront après lui ne manqueront pas sur sa parole d'en orner leurs ouvrages. Voulez-vous que je vous en rapporte quelques exemples qui ne seront pas étrangers à notre sujet?

Je ne sais où Aristote * avoit pris que les chevaux des Sybarites aimoient passionnément la Musique. Quoi qu'il en soit, les Crotoniates (à ce qu'il dit) connoissant le foible de ces animaux, s'aviserent un jour de combat de mener avec eux quantité de joueurs de flute. Au son de ces instrumens les chevaux des Sybarites se dressent sur les pieds de derriere comme pour danser, jettent leurs maîtres à bas, & passent en cadence du côté des Crotoniates, qui par ce moyen eurent bon marché de leur ennemis. C'est Aristote, comme je l'ai dit, qui raconte cette belle histoire. Il n'en

* Aristote avoit fait une ample Collection des Loix, des Coutumes & de la Police de differens Etats. De ce nombre étoit la République des Sybarites; & c'est du Traité où Aristote en parloit, qu'Athénée c. 4. du 12. Liv. a extrait la singularité dont on parle ici.

faut pas davantage ; Pline & Athénée *(a)* l'adoptent sans scrupule, en dépit de la vrai-semblance.

Varron, le docte Varron *(b)* assûre que dans un marais de Lydie il y a des Isles flottantes, qui au son de la flute se rangent en cercle, & vont ensuite se réünir au rivage. Ne vous attendez pas que Pline, Capella & plusieurs autres se donnent la peine d'examiner si ce fait est vrai ou possible, avant que de lui donner une place honorable dans leurs Livres ; il est merveilleux & garanti par Varron, cela leur suffit : de sorte que ce qu'on appelle la *foi historique*, n'est fondé que sur plusieurs témoignages qui pour l'ordinaire se réduisent à un seul, lequel est lui-même souvent sujet à caution.

J'approuve, dit alors Théagéne, que dans la lecture des histoires on soit en garde contre les effets du penchant dont vous parlez : mais la défiance sur cela pourroit être portée si loin, qu'elle ne seroit pas

(*a*) Plin. l. 8. c. 42.

(*b*) C'est vers la fin du 3. l. *de re rustica*. sur quoi l'on peut voir *Jos. Scaliger*, qui cite là assez mal à propos Pline & Martianus Capella.

moins une source d'erreurs que la crédulité. Combien de choses traitées de fables dans Hérodote, dont on a depuis reconnu la verité ? Et que seroit-ce, s'il falloit rejetter un fait historique, par la seule raison que nous ne voyons rien arriver de semblable ? Supposons par exemple que vous n'ayez jamais entendu parler de Guerre, de trompettes, de tambours, & qu'on vînt vous dire que l'on inspire du courage aux hommes en soufflant avec force dans un long tube d'airain, & en frapant à coup redoublés sur une peau bien tendue, que le bruit qui sort de-là fait sur la plûpart des combattans ce que le désir de la gloire ou la crainte de l'infamie ne sauroit faire. Qu'on nous donne un homme qui n'ait jamais vû de chasse, & qu'on vienne lui dire que la voix serrée & conduite dans un tuyau recourbé, inspire de l'ardeur aux chasseurs, aux chiens, & tire leur ame de leur assiette ordinaire. Supposons enfin (pour ne point sortir des exemples qui ont rapport à la matiere présente) que vous ne sussiez ce que c'est que la Tarentule, & qu'il

qu'il vous tombât entre les mains quelque *Voyage* d'Italie où vous lûssiez que dans le Royaume de Naples il y a une espece d'insecte dont la piqueure transporte les hommes d'une telle manie, qu'ils sautent malgré qu'ils en ayent jusqu'à ce qu'on leur ait chanté de certains airs, qui sont le seul remede contre ces mouvemens involontaires; vous ne seriez pas moins en droit de vous inscrire contre ces veritez, que contre les faits que vous niez.

Je croirois donc qu'il y auroit une regle à observer sur les faits historiques, pour n'être dupe ni de sa défiance, ni de sa crédulité : ce seroit, quand des Auteurs ont donné d'ailleurs des preuves de leur sagesse & de leur discernement, & qu'ils rendent témoignage de quelque évenement arrivé de leur tems; ce seroit, dis-je, de croire ce qu'ils en rapportent, sur-tout lorsqu'ils en parlent comme d'un fait connu & ordinaire; car alors on seroit inexcusable de n'y pas ajouter foi, à moins qu'ils ne soient démentis par des Contemporains, ou qu'on ne puisse prouver l'impossibilité de ce qu'ils avancent.

Et me croyez-vous fort embaraſſé, dit alors Callimaque, à vous faire voir qu'il eſt impoſſible, non-ſeulement que leur Muſique eût autant de vertu qu'on lui en attribue, mais même qu'elle fût auſſi agréable & auſſi touchante que l'eſt la nôtre? C'eſt par où il auroit fallu commencer, en jugeant de la Muſique ancienne par elle-même, & ne pas examiner ſi les effets qu'on lui attribue ſont veritables, avant que de ſavoir s'ils ſont poſſibles. Malheureuſement pour vos Anciens nous avons des bas-reliefs & des médailles où leurs inſtrumens ſont repréſentés ſous des formes qui certainement ne nous en donnent pas des idées fort avantageuſes, non plus que les deſcriptions qui nous en reſtent dans quelques-uns de leurs Auteurs, quelque talent qu'ils ayent d'embellir les moindres choſes.

Premierement, quant à leur Lyre, on nous apprend qu'elle commença par trois chordes, * encore n'étoient-elles d'abord que de lin. Li-

* Dans les Scholies manuſcrites d'Euſtathe ſur Homére, p. 1061. d'où cela eſt tiré; il n'eſt même parlé que d'une chorde.

nus fut le premier qui trouva le secret de tirer des sons, des entrailles des animaux. Cette invention, à ce qu'on dit, lui fit tant d'honneur, qu'Apollon le tua par un mouvement de jalousie, semblable à celui qu'avoit conçu Jupiter contre Prométhée pour avoir dérobé le feu du Ciel. On ajoûte encore à sa gloire que les Muses le pleurerent, & qu'elles regrettoient tous les ans sur son tombeau les divins accens de sa Lyre. Dieu sait cependant ce que ce pouvoit être qu'un instrument qui n'avoit que trois chordes. Dans la suite on y en ajouta une quatriéme; & la raison qu'on en apporte est curieuse. Ce fut, disent vos Anciens, à cause des quatre Elémens, lesquels en se faisant une guerre continuelle forment cet accord merveilleux qui entretient la paix de l'univers, & où la terre, ajoutent-ils, tient lieu de *basse*, le feu de *dessus*, l'air & l'eau des deux autres tons moyens. Enfin on fixa les chordes de la Lyre au nombre de sept, à l'honneur des sept planétes. Et pour vous montrer que je ne ris pas, la premiere étoit consacrée à Saturne, la derniere à

la Lune, celle du milieu au Soleil, & ainsi des autres; & en vertu de cette consécration elles faisoient toutes ensemble un concert qui imitoit l'harmonie des sphéres célestes; harmonie que nous n'entendons pas à la verité, parce que nous y sommes accoutumés, ou plutôt parce que nous sommes trop grossiers, mais qui ne laisse pas, comme on nous en assûre, de faire les délices des pures Intelligences.

En effet, ajouta-t'il, le moyen de ne se pas rendre au raisonnement que font là-dessus vos Anciens? * Quelle apparence que des corps solides d'une grandeur inégale, mais proportionnés dans leurs inégalités, que des sphéres dont les surfaces concaves & convexes sont si polies; quelle apparence, dis-je, que venant à se frotter les unes contre les autres, & tournant toutes ensemble dans un espace vuide, elles ne produisent pas cette parfaite mélodie dont je viens de parler, & au son de laquelle les étoiles errantes marquent des cadences si justes, &

* Pithagore.

ſe meuvent d'un pas ſi reglé & ſi rapide ?

On crut donc avoir atteint la perfection de la Lyre, quand on eut trouvé le nombre des chordes qui repondoit aux ſept planétes : *(a)* & c'eſt même pour cela qu'Amphion qui bâtit Thébes au ſon de cet inſtrument, n'eut garde de donner plus de ſept *(b)* portes à la Ville.

Pendant que Callimaque ſe complaiſoit ainſi dans ſon ironie, j'avois les yeux attachés ſur Théagene pour voir s'il ſe laiſſeroit encore long-tems inſulter ſans ſe défendre : mais il étoit aiſé de juger à ſon air tranquille que ſa patience venoit plutôt de confiance que de foibleſſe. Et ſans marquer aucun empreſſement d'interrompre Callimaque, il le laiſſa pourſuivre de cette ſorte.

J'avoue, continua-t'il, que ces idées ſont nobles, & magnifiques, mais elles ne ſauroient donner à un

(*a*) Philoſtrate Liv. 1. de ſes Tableaux.

(*b*) Philoſtrate Liv. 1. de ſes Tableaux décrivant celui d'Amphion, finit par ces paroles : Τὸ δὲ τεῖχος ἑπτάπυλον, ὅσοι τῆς λύρας οἱ τόνοι, que l'Interpréte Latin a rendues par celles-ci, *at murus portis ſeptem quot Lyra tenoribus conſtat.*

instrument plus d'harmonie qu'il n'en a par lui-même. Des chordes auront beau être dediées à Saturne & à d'autres divinités; dès qu'elles sont en si petit nombre, elles ne sauroient produire d'harmonie quand elles n'ont qu'un pied de longueur, & qu'elles sont frappées à vuide. Or que la Lyre n'eût qu'un pied de longueur, on en peut juger par sa proportion avec les statues d'Apollon ou d'Orphée, auprès desquelles on la place ordinairement; & qu'on ne la touchât qu'à vuide, la seule inspection de sa structure suffit pour le prouver.

Alors voulant nous en convaincre par nos propres yeux, & nous montrer en même-tems les additions qu'on avoit faites à la Lyre, ainsi qu'il venoit de nous l'expliquer, Callimaque traça sur un papier la figure de trois médailles, qui se voyent entre plusieurs autres dans le cabinet de l'Electeur de Brandebourg, & qui représentent chacune une Lyre, dont la premiere avoit trois chordes, la seconde quatre, & la troisiéme sept. Ces médailles portent le nom de trois différens Peu-

ΛΙΛΥΒΑΙ
ΤΑΝ
ΝΥΘ
ΛΑΓΓΙ
Χ
Α
Υ
Ν
Κ
Η
Ϛ

ples, des Lilybéens en Sicile, des Lapithes en Theſſalie, & des Chalcédoniens en Bithynie : mais il m'en coutera moins de vous les copier ici que de vous en faire la deſcription. *

Vous voyez premierement, pourſuivit Callimaque, que la plus compoſée de ces trois Lyres & qui promet le plus de varieté, ne ſauroit fournir une ſeule *octave*, puiſqu'elle n'a que ſept chordes. Vous me direz peut-être que notre violon en a encore moins, & qu'elles ſont même plus courtes. J'en conviens : mais il y a un *manche* qui ſert à faire des cadences, des *touches* moyennant leſquelles on tire différens ſons d'une même chorde, un *chevalet* qui les éleve inégalement, afin qu'on puiſſe les toucher avec un *archet* qui ſert à lier & à ſoutenir les ſons. Or rien de tout cela dans la Lyre, ni manche, ni touches, ni archet, & par conſéquent. Direz-vous que leur *Plectrum* étoit un archet ? Nullement : car outre que la ſtructure de la Lyre y répugne (puiſque ſes chordes n'ont aucune élevation, & qu'elles paroiſſent excedées par le

* Voyez la planche I.

bois qui les environne) c'eſt qu'il eſt conſtant que l'on jouoit quelquefois de la Lyre avec les doigts, témoin le nom Λίχανος (Leontium me pardonnera ce mot grec) témoin, dis-je, ce nom qu'on donnoit à la troiſiéme chorde, parce qu'on la touchoit avec le doigt que l'on appelle ainſi, & qui eſt le premier après le pouce: car les plus habiles ſe piquoient de jouer avec les mains *(a)* ſeulement, ſans ſe ſervir du plectrum. Or vous m'avouerez qu'un inſtrument dont on peut jouer avec les mains n'eſt pas de ceux où l'on peut ſe ſervir de l'archet. Qu'étoit-ce donc que ce plectrum dont on ſe ſervoit communément? Un petit bâton pointu & crochu par les deux bouts, avec lequel on couroit moins de riſque de prendre une chorde pour l'autre qu'en les touchant avec les doigts; tel que vous l'allez voir ici, ajouta-t'il, en nous montrant les figures ſuivantes. *(b)*

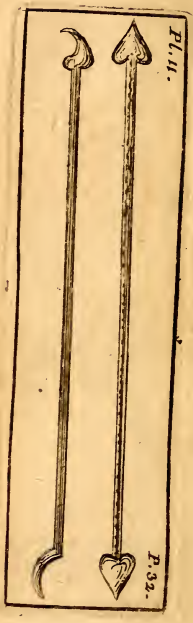
Car c'eſt de ces deux manieres, continua Callimaque, qu'on le voit repréſenté entre les mains d'Apol-

(*a*) Virgil. En. l. 6. Athén. l. 4.
(*b*) Voyez la planche II.

Ion & d'Orphée dans quelques anciennes ſtatues qui ſont en Italie. Pollux (a) nous confirme encore

(a) Attribuent l'invention de la flûte à Minerve, d'autres à Pan, &c.

bois qui les environne) c'eſt qu'il eſt conſtant que l'on jouoit quelquefois de la Lyre avec les doigts,



(a) Virgil. En. l. 6. Athen. l. 4.
(b) Voyez la planche II.

lon & d'Orphée dans quelques anciennes ſtatues qui ſont en Italie. Pollux *(a)* nous confirme encore que le plectrum avoit cette forme, & nullement celle de l'archet, lorſqu'il nous dit que le Pentachorde eſt une invention des Scythes, & qu'ils ſe ſervent d'une machoire de chevre en guiſe du plectrum. Il eſt donc certain que l'on jouoit de la Lyre à vuide & des deux côtez, à peu-près comme nous jouons de la harpe : il ne faut, pour s'en aſſurer, qu'avoir recours aux bas-reliefs. Or je vous prie de me dire ce que ce ſeroit qu'une harpe qui n'auroit qu'un pied de haut & ſept chordes ſeulement. Propoſez à notre Muſicien de jouer d'un inſtrument conſtruit ſur ce modele, pour voir ce qu'il vous dira : fût-ce Apollon lui-même, je ſuis ſûr qu'il n'en ſauroit rien faire de ſupportable.

Venons maintenant à leur flûte, dont Marſias, *(b)* dit-on, fut l'inventeur. On raconte qu'Apollon ne

(a) Liv. 4. c. 9. nomb. 2.

(b) Diodore liv. 3. de ſa Bibliot. D'autres attribuent l'invention de la flûte à Minerve, d'autres à Pan, &c.

lui fit pas plus de grace qu'à Linus. Cette jalousie toute fabuleuse qu'elle est, ne laisseroit pas d'être propre à nous en imposer, si nous ne connoissions pas d'ailleurs l'instrument qui en fut l'occasion : mais nous savons qu'il n'étoit percé qu'en quatre endroits ; la plûpart des monumens antiques en font foi. Outre cela, la flûte dont on ne jouoit que d'une main, ne pouvoit pas avoir un plus grand nombre d'ouvertures. Or il est impossible qu'avec si peu d'étendue elle produisît des effets aussi agréables & autant de tons différens qu'en produisent les nôtres. En sorte que, si Théagéne n'étoit point ici, je dirois que l'objet de la jalousie d'Apollon n'avoit rien de plus recommandable que la flûte du tambour de basque, qui n'a en effet que quatre trous.

Si je n'étois point ici, repliqua Théagéne, vous diriez le contraire de ce que vous dites : on vous verroit défendre avec chaleur tout ce que vous attaquez ; & avec d'autant plus de succès, que ce seroit de meilleure foi. Au lieu de vous égayer comme vous avez fait sur les sphé-

res céleſtes, & de triompher ſur des rapports que des Muſiciens aſtronomes & amoureux de l'allégorie ont pouſſés trop loin, vous auriez dit tout-au-plus ſur cette matiere que les ſept chordes ayant été trouvées & le mérite de la Lyre étant établi, l'antiquité, accoutumée à mettre chaque choſe ſous la protection de quelque Divinité, imagina peut-être la conſécration dont quelques Auteurs ont parlé depuis; & dans laquelle conformément à leur génie & aux principes d'une fauſſe Aſtronomie, ils ont trouvé des alluſions auxquelles les inventeurs de la Lyre n'ont jamais ſongé. Il vous eût été d'autant plus facile de juger qu'en effet ni les quatre élemens, ni les ſept planétes ne leur ſont jamais venus dans l'eſprit, que l'Antiquité elle-même varie ſur l'origine des ſept chordes, & que parmi ceux qui en ont parlé, il y en a (comme le Poete * Callimaque) qui prétendent que ce fut Apollon qui les imagina ſur ce que les Cygnes avoient chanté ſept fois pendant que Latone étoit dans les douleurs de l'enfante-

* Dans l'Hymne ſur Delos.

ment : varieté qui prouve qu'on ne sauroit faire de fond sur ce qu'ils disent, & que les uns & les autres avec leurs rapports & leurs allégories n'ont fait que chercher du mystere où il n'y en eut jamais.

Voilà, dis-je, les réflexions que vous auriez faites, si vous n'aviez mieux aimé vous divertir aujourd'hui aux dépens de la verité, que de prendre son parti. C'est donc à moi à me charger d'une cause dont vous ne voulez point, & à vous répondre les mêmes choses que vous ne manqueriez pas de dire à ma place, supposé toutefois que vous soyez assés malheureux pour vous être opiniâtré, comme j'ai fait, sur une matiere aussi difficile & aussi ennuyeuse. Car je vous avoue que le dégoût que laisse après soi la lecture de je ne sais combien d'Auteurs (a) qui ont traité séchement & en purs Mathématiciens de la valeur & de la distance des sons ; ce dégoût, dis-je, est tel, que peu s'en faut que

(a) Tels qu'Euclide, le vieux Bacchius, Manuel, Bryennius, Aristide, Quintilien, & plusieurs autres dont on peut voir les noms dans le Recueil de Meibomius & dans Wallis.

je ne vous faſſe le même compliment que fit ce Muſicien * au pere d'Aléxandre : *Dieu vous préſerve, Seigneur, d'en ſavoir là-deſſus autant que moi.* Mais comme Leontium s'allarme peut-être déja du détail dont je vous menace, je me bornerai à un petit nombre de remarques.

Je vois d'abord que ne trouvant pas votre compte à juger de la Muſique ancienne par ſes effets, vous avez prudemment commencé par les mettre à l'écart, comme s'il étoit permis de compter pour rien tout ce qu'on en dit : mais je veux bien renoncer pour un moment aux avantages que je ſuis en droit de tirer de l'autorité de l'hiſtoire, pour conſidérer avec vous cette Muſique en elle-même; parce que toute ignorée qu'elle eſt aujourd'hui, le peu de connoiſſance qui nous en reſte, ſoit par les bas-reliefs, ſoit par les Auteurs qui ont traité de l'Harmonique, & par quelques autres encore, ce peu de connoiſſance ſuffit pour vous prouver deux vérités;

L'une, que les Anciens nous égaloient en inſtrumens de Muſique.

* Plut. Apophthegm.

L'autre, qu'ils nous surpassoient, premiérement dans l'expression, secondement dans la délicatesse, troisiémement dans la variété; & enfin dans l'habitude & dans l'exercice du chant.

Pour ne me point écarter de l'ordre que vous avez suivi, je commencerai par les instrumens. Je parlerai d'abord des *chromatiques*, c'est-à-dire, des instrumens à chordes, & ensuite de ceux qui étoient à vents, ou des *pneumatiques*.

Je dis donc que la Lyre n'a pas toujours eu aussi peu de chordes que vous le prétendez, quoique dans cette simplicité elle fût déja fort vantée: mais c'étoit la coutume des Anciens d'honorer les premiéres productions des arts par des éloges extraordinaires, souvent même par des récits fabuleux, tels que celui de la jalousie d'Apollon contre Linus & contre Marsias. En effet, à ne regarder que l'esprit de ceux qui inventent, il ne sauroit être trop admiré; & il y a infiniment plus de gloire à faire ces sortes de découvertes, qu'à les perfectionner: mais à considérer les arts en eux-mêmes,

comme nous le faisons ici, il est certain qu'ils n'ont jamais été plus grossiers, ni plus défectueux que dans leur origine. Quand on veut donc juger s'ils sont dignes d'estime ou non, il faut les envisager par rapport au dernier progrès qu'ils ont fait : mais vous vous êtes bien gardé d'en user ainsi, & il ne tient pas à vous que nous ne croyions que les sept chordes sont le dernier accroissement que la Lyre ait reçû; comme si c'étoit une vérité constante, parce que la plûpart des ouvrages de sculpture & les médailles n'en marquent pas un plus grand nombre. On sait cependant qu'elle n'étoit pas fixée à cette quantité : mais je veux vous faire voir que dans le tems même qu'elle n'avoit que ces sept chordes, elle ne laissoit pas d'être susceptible de toutes les consonances, & qu'elle contenoit les trois, au-delà desquelles il n'y en a point d'une nouvelle espéce; non seulement la *quarte* & la *quinte* dont vous convenez, mais encore l'*octave* que vous lui refusez. Si cela est, comme je vais vous le faire voir, il ne lui manquoit donc aucune espé-

ce de consonance, puisque toutes les autres ne sont que des répétitions de ces trois-là.

Pour vous donner une idée nette de ce que je veux vous dire, il faut observer que la derniére Lyre que vous nous avez montrée, & qu'on appelle la Lyre de Mercure ou d'Orphée, n'étoit autre chose que deux *tétrachordes* joints ensemble par une chorde commune, qui étoit celle du milieu, laquelle servoit de quatriéme au premier tétrachorde, & de premiére au second.

En parlant ainsi, Théagéne traçoit la figure suivante, qui est la Lyre de la troisiéme médaille, hors qu'il y avoit ajouté les noms que les Anciens donnoient à leurs chordes, & au bas les notes modernes qui y répondent. *

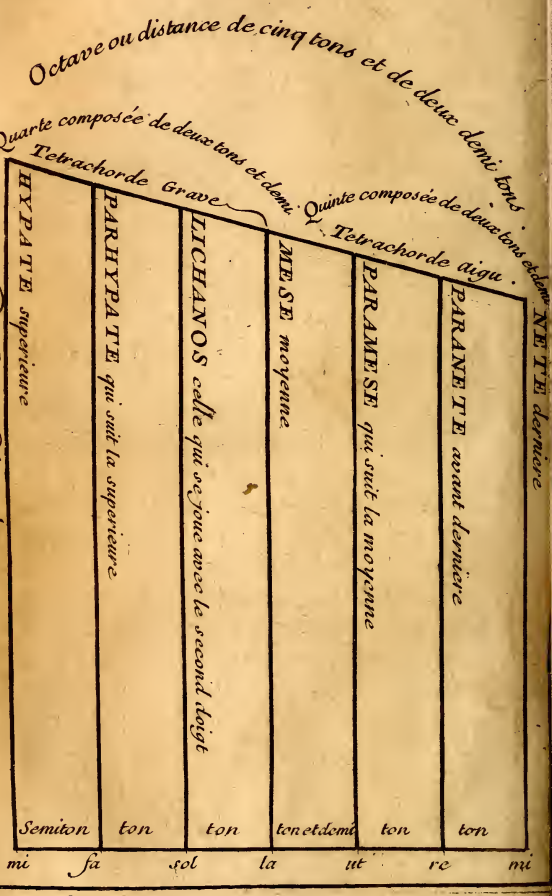
Comme Théagéne finissoit cette figure, il pourra bien, dit-il, m'arriver de me servir de quelques termes de l'art, pour lesquels je demande grace, à cause de la singularité de la matiére.

Pourquoi cette précaution, reprit Callimaque? Craignez-vous ici

* Voyez la Planche III.

de

Heptachorde autrement Lyre de Mercure ou d'Orphée



de n'être pas entendu, & avez-vous oublié que nous parlons devant un des plus grands Musiciens de nos jours?

Alors Leontium s'étant mise à sourire, Théagéne nous montra ce qu'il venoit de tracer.

Vous voyez, nous dit-il, les deux tétrachordes conjoints dont je vous ai parlé, & qui suffisent déja pour faire la consonance que nous appellons la quarte & la quinte. Toute la difficulté roule donc sur l'octave, laquelle, dites-vous, semble demander huit notes; au lieu qu'il n'y en a là que sept. Je répons que par la distance d'un ton & demi, qui est la quatriéme chorde & la cinquiéme, la septiéme devient une répétition de la premiere; & cela suffit, puisqu'entre ces deux extrémités se trouve en effet la distance de cinq tons, & de deux demi-tons, en quoi consiste l'octave.

Il ne faut donc pas s'étonner que cette Lyre se soit pendant quelque tems maintenue en crédit malgré un si petit nombre de chordes; puisqu'outre l'adresse de ceux qui en jouoient, & qui suppléoient par leur

art à sa simplicité, il n'y avoit aucune espéce de consonance, ni aucun ton entier qui ne s'y trouvât, ainsi que je viens de vous le prouver.

Mais voici le lieu de montrer qu'elle ne s'en tint pas long-tems à ce nombre de chordes. Pour la rendre encore plus complette, Pythagore en imagina une huitiéme d'un demi-ton, laquelle insérée dans le second tétrachorde, recula la moyenne, & sépara les deux tétrachordes d'un intervalle. Par cette addition la quinte eut cinq chordes, au lieu qu'elle n'en avoit que quatre dans la Lyre d'Orphée; & de cette consonance, appellée *diapente*, jointe par une chorde commune à la quarte, appellée *diatessaron*, se forma l'octave complette à laquelle on donna le nom de *diapason*; parce que c'est le plus parfait de tous les accords, comme contenant les deux autres dans toute leur étendue.

Pythagore*, dit-on, fut redeva-

* Macrobe chap. 1. du liv. 2. de son Commentaire sur le *Songe de Scipion*, Iamblique dans la vie de Pythagore, Boëce, &c. ont parlé de la Musique inventée par Pythagore à l'occasion dont il s'agit ici. Voyez à ce sujet la description

ble de cette découverte à la ſcience des nombres : mais ce qu'il avoit trouvé par une pure ſpéculation, lui fut encore confirmé par une expérience que le hazard lui fournit. Comme il paſſoit un jour devant la boutique d'un forgeron, il entendit quatre marteaux, qui frappant ſur une enclume, rendoient des ſons différens, & formoient les trois conſonances dont nous venons de parler. Il eut la curioſité de s'en approcher, & d'attacher enſuite ces marteaux au bout de quatre chordes égales qu'il ſuſpendit à une perche, & qui étant frapés, rendirent les mêmes ſons qu'il venoit d'entendre ſur l'enclume. Alors il peſa ces marteaux, & trouva que le plus petit étoit de ſix livres, celui d'après de huit, le troiſiéme de neuf, & le plus gros de douze, qui ſont les mêmes proportions qu'il avoit déja jugé devoir être entre les trois conſo-

que M. de Thou (p. 110. du 58. liv. de ſon hiſtoire) fait du plaiſir qu'eut Henri III. à ſon retour de Pologne, lorſqu'étant à l'Arſenal de Veniſe, il ouit quatre Forgerons battant un caſque ſur une enclume, avec la cadence la plus juſte que la Muſique puiſſe marquer.

nances, & d'où il avoit conclu que l'octave étoit composée de douze demi-tons; ce qui lui donna l'idée d'ajouter une chorde d'un demi-ton à la Lyre, pour en rendre l'harmonie plus parfaite.

On n'en demeura pas encore à cette addition: de son vivant même on en fit d'autres plus considérables, au grand préjudice des mœurs.

Si l'on excepte les Lacédémoniens & les Argiens, qui n'admettant qu'une Musique sévére & conforme à leur discipline, demeurérent toujours fidéles à la Lyre d'Orphée, ou à celle de Pythagore (jusqu'à n'y vouloir pas recevoir le moindre changement) hors, dis-je, ces deux Peuples, tout le reste de la Gréce, qui brûloit pour les plaisirs, & surtout pour l'harmonie, se piqua d'enchérir sur Pythagore, les uns de deux chordes, les autres de trois, de sept, & de dix; enforte qu'il pût voir la Lyre augmentée jusqu'à cinq tétrachordes.

Mais comme Callimaque m'a attaqué par des médailles, ne dois-je pas aussi me défendre avec des armes à peu-près semblables, & prou-

ver comme lui ce que j'avance par des monumens anciens, qui joints à ceux qu'il nous a montrés, serviront encore à nous faire voir d'un coup d'œil les différens progrès de la Lyre depuis sa naissance?

Théagéne reprit alors du papier; & comme il traçoit déja des lignes: Qui croiroit, dit Leontium, que nous sommes occupés sérieusement à l'heure qu'il est à faire l'histoire de la Lyre par les médailles? N'importe, continua-t-elle, cette occupation en vaut bien une autre. N'est-on pas trop heureux de pouvoir oublier les nouvelles publiques, qui depuis un tems n'ont rien qui n'attriste, & où cependant l'on retombe à tout propos malgré qu'on en ait.

Ce ne seront pas des médailles, répondit Théagéne en continuant son ouvrage, mais des plans de différentes Lyres, lesquels n'auront pas moins d'autorité, puisqu'ils sont tirés des anciens traités * de l'Harmonique. Je me contenterai de mettre sous vos yeux deux de ces plans: l'un vous représentera la Lyre de Pythagore que je viens de

* De Ptolomée, de Porphyre, &c.

vous expliquer, & la plus simple après l'*Heptachorde* ; & l'autre le *Polychorde* le plus composé qu'on ait vû du tems de ce Philosophe, pour ne point parler des autres augmentations qu'on a faites dans la suite, témoin l'*Epigonium* inventé par Epigonus, (*a*) & qui avoit quarante chordes.

Puisque vous savez tant de choses, lui dit Leontium; peut-on vous demander sans interrompre votre travail, si les Anciens avoient l'art de peindre les sons, & de chanter aux yeux; ou, pour m'exprimer sans énigme, si l'on savoit déja de leur tems noter les airs de Musique?

Sans doute, répliqua Théagéne, à telles enseignes que cet art s'appelloit *parasemantique* ou *semeïotique*, (*b*) & que Pythagore en fut l'inventeur. Il ne nous reste malheureusement aucun de leurs airs notés, mais nous avons encore leurs notes; car, outre les noms des chordes qui étoient trop longs, chaque son étoit encore distingué par des caractéres ou des marques abrégées.

(*a*) Athén. l 4. & 14.
(*b*) Boéce, dans son Traité de la Musique.

Et comme Leontium lui eut demandé si c'étoient les mêmes figures & les mêmes monosyllabes dont on se sert aujourd'hui :

Non, répondit Théagéne, c'étoient des lettres de l'alphabet grec, ou entiéres, ou coupées par la moitié, ou couchées ou renversées, les unes pour la voix, & les autres pour les instrumens : & comme elles étoient en grand nombre & toutes différentes, on les mettoit sur une ligne paralléle aux paroles ; au lieu que les notes dont on se sert aujourd'hui, ayant toutes la même figure, on est obligé de les distinguer par leur différente situation dans l'échelle.

On se servoit encore de ces anciens caractéres du tems de Boéce, qui vivoit au commencement du sixiéme siécle : mais l'usage s'en est perdu depuis ; peut-être parce que durant la barbarie, qui commença environ ce tems-là, la Musique a souffert une assés longue éclipse, aussi-bien que le reste des beaux arts. Il est certain du moins que nous la voyons reparoître avec un attirail tout nouveau de termes & de méthode vers le milieu du onziéme

siécle, qu'un certain Abbé, nommé Gui d'Arezzo (*a*), inventa la gamme, ou l'échelle appellée de son nom Guidoniéne, dans laquelle il employa pour notes des figures quarrées, & leur donna les noms des monosyllabes qui commencent les six premiers demi-vers de l'hymne de S. Jean, *ut* queant laxis *re*sonare fibris, *mi*ra gestorum *fa*muli tuorum *sol*ve polluti *la*bii reatum &c. les préférant aux anciens caractéres. Et comme le G des Grecs (gamma) répondoit alors à celle de nos clefs que nous appellons clef de *G-reſol*, de là est venu le mot *Gamma-ut*, & ensuite celui de *Gamme*, parce qu'il mit dans son échelle cette lettre vis-à-vis de la premiére note *ut*.

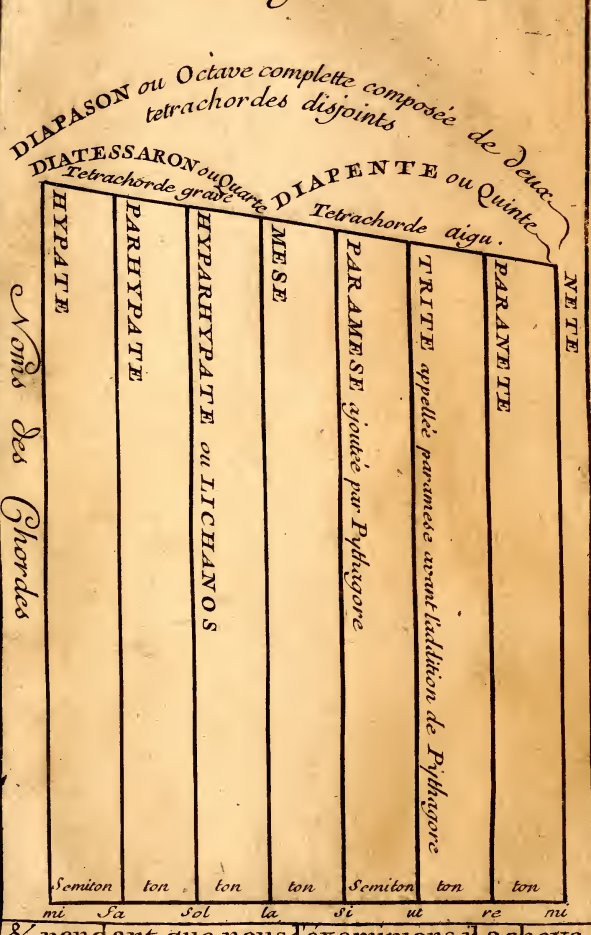
Puisque nous avons les notes grecques, j'ai en tête, dit Leontium, que Théagéne ne *solfie* jamais qu'en grec.

Pourquoi non? reprit Callimaque: n'a-t-on pas dit d'un Savant (*b*) du siécle

(*a*) Vossius, en son Traité des Mathématiques, c. 22.

(*b*) Jean de la Casa Archevêque de Benevent, mort en 1559. Balzac dans la 22. lettre du liv. 5.

Octochorde ou Lyre de Pythagore



& pendant que nous l'examinions, il acheva la suivante.

Polychordes de 18 Chordes

DISDIAPASON DIATESSARON ou double octave et une quarte

Première Octave

Seconde Octave

Quarte

Tétracorde grave

Tétracorde moyen

Tétracorde conjoint

Tétracorde disjoint

Tétracorde aigu

NETE hyperbolaion

PARANETE hyperbolaion

TRITE hyperbolaion

NETE diezeugmenon

PARANETE diezeugmenon

TRITE diezeugmenon

PARAMESE

NETE Synemmenon

PARANETE Synemmenon

TRITE Synemmenon

MESE

LICHANOS meson

PARHYPATE meson

HYPATE meson

LICHANOS hypaton

PARHYPATE hypaton

HYPATE hypaton

PROSLAMBANOMENE

Noms des Chordes

ſiécle paſſé, qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à prier Dieu en latin, parce que le langage des priéres de l'Egliſe lui paroiſſoit trop barbare?

En tout cas, répondit Théagéne, ma mauvaiſe voix & mon ignorance me mettront toujours à couvert de l'un ou de l'autre de ces ridicules. Mais puiſque Leontium trouve ſi bien le moyen de ſe divertir de ceux qui l'ennuyent, je n'en ferai que moins ſcrupuleux à l'ennuyer.

En diſant ces paroles, il nous montra cette premiére figure qu'il nous avoit expliquée en parlant de la Lyre de Pythagore. (*a*)

Que vous ſemble de ce polychorde dont on ſe ſervoit déja du tems d'Anacréon contemporain de Pythagore (*b*), continua Théagéne en le montrant à Callimaque? Eſt-il encore trop ſimple à votre gré? Si cela eſt, vous êtes plus difficile que Platon, qui ne le trouve que trop compoſé & trop capable de plaire par ſa variété, & qui le condamne enfin par la ſeule raiſon que la douceur effeminée qui réſulte d'un ſi

(*a*) Voyez la planche IV.
(*b*) Athen. l. 24.

grand nombre d'harmonies différentes, ne sert qu'à amollir les esprits. Voici, autant que je m'en souviens, comme il en parle dans son troisiéme livre de la République.

» N'admettons-nous pas dans notre Musique ces instrumens qui » ont tant de chordes, & dont on » peut tirer tant de consonances ? » *Non, si l'on m'en croit*, répond Socrate. Notre Ville se doit donc » garder de nourrir les faiseurs de » tels instrumens ? *Il me le semble.* » Mais que dirons-nous des joueurs » & des faiseurs de flûtes ? Il faudra donc les bannir par la même » raison, puisque les instrumens à » plusieurs chordes ne sont autre » chose que l'imitation de la flûte ? » *C'est mon avis.* De sorte que nous » ne retiendrons que la Lyre ancienne, & laisserons la flûte aux » habitans de la campagne ? *Rien » n'est plus raisonnable*, répond Socrate, *puisqu'aussi-bien on doit préférer les instrumens d'Apollon à ceux » de Marsyas.* Admirez, je vous prie, » ajoute-t-il, comme insensiblement nous purgeons notre Ville de

outes les délices qui pourroient « a corrompre ! «

La multiplicité des chordes étoit lonc en uſage, puiſque Platon la léfend comme dangereuſe, pour- uivit Théagéne : & en effet il en faloit beaucoup pour mettre le po- ychorde à portée d'être comparé à la flûte, pour ſuppléer aux tenues & ux ports de voix de celle-ci ; en un ot, pour imiter ſa douceur.

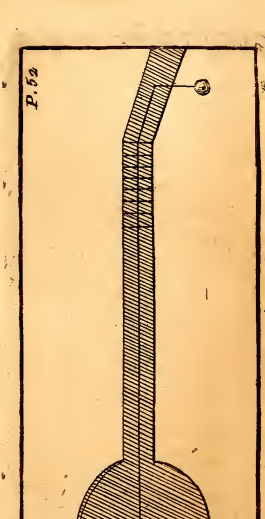
Mais comme vous ſeriez en droit e me dire que la multiplicité des hordes ne ſuffit pas pour égaler les nciens à nous, à moins qu'on ne ıſſe voir outre cela dans leurs inſ- umens une forme auſſi propre à harmonie que celle qu'on voit ans les nôtres; il faut vous montrer ar d'anciens bas-reliefs, qu'ils onnoiſſoient auſſi l'uſage du man- he pour les cadences, & celui des ouches pour multiplier la différen- e des ſons, & qu'ils n'étoient pas on plus ſi groſſiers qu'ils ne ſuſſent acer leurs chordes ſur un bois eux pour les rendre plus ſonores. on voit, dis-je, des bas-reliefs ns l'hôpital de S. Jean de Latran, ns le palais Farnêſe & ailleurs, où

des Muſiciens ont les mains placées ſur des eſpéces de Luths ou de Théorbes : mais comme pour vous copier ici ces bas-reliefs, il faudroit ſavoir deſſiner mieux que je ne fais, qu'il vous ſuffiſe de jetter les yeux ſur ce monochorde, tel qu'on le voit dans Ptolomée (*a*), & dont la forme ne demande pas un plus habile deſſinateur que moi. Vous y verrez un manche, des touches & une boſſe, ajouta-t-il, en nous montrant la figure ſuivante qu'il eut bien-tôt achevée. (*b*)

Qui ſait donc (n'en déplaiſe aux Peintres & aux Sculpteurs) pourſuivit Théagéne, ſi l'on a toujours touché la Lyre à vuide, comme Callimaque l'a avancé ſur la figure qu'ils lui donnent d'ordinaire, & ſi en ſe perfectionnant elle n'a point aquis une forme à-peu-près ſemblable à celle que nous voyons ici ? A la vérité ils la repréſentent preſque toujours ſans manche & ſans boſſe, telle qu'elle étoit du tems d'Orphée ; ne voulant pas s'écarter d'un modéle que l'Antiquité a con-

(*a*) Traité de l'harmonique, l. 2. c. 12.
(*b*) Voyez la planche VI.

ſacré, & qui leur paroît peut-être plus pittoreſque qu'aucun autre, car c'eſt ſouvent ce qui décide parmi



qui ſont imprimées à la ſuite de l'Odyſſée, quoiqu'elles ne ſoient point d'Homére.

des Muſiciens ont les mains placées

d'un modele que l'Antiquité [illegible]

(a) Traité de l'harmonique, l. 2. c. 12.
(b) Voyez la planche VI.

facré, & qui leur paroît peut-être plus pittoresque qu'aucun autre, car c'est souvent ce qui décide parmi eux. Mais cela ne prouve pas qu'elle n'ait point changé de forme depuis ce héros, de même que l'épithéte d'*heptatone* que lui donnent tous les Poétes jusqu'à Horace (*a*) (suivant leur coutume de se copier les uns les autres) n'empêche pas que plusieurs siécles auparavant on n'ait ajouté, comme nous venons de le voir, beaucoup de chordes aux sept anciennes.

Je pencherois donc à croire que pour rendre la Lyre plus sonore, on s'avisa bien-tôt de placer ses chordes sur une bosse concave, qui renvoyant les sons, leur donnoit & plus de continuité & plus de force; & ce qui me le persuade, c'est que Mercure passe dans Homére (*b*) pour l'inventeur de ce qu'on appelle la *tortue*,

(*a*) Euripide dans l'Iphigénie Taurique, vers 1129. Pindare dans ses Neméfiaques, ode 5. dans ses Pythiques, ode 2. & Horace 3. ode 11. *Tuque testudo resonare septem callida nervis.*

(*b*) Dans l'hymne à Mercure, l'une de celles qui sont imprimées à la suite de l'Odyssée, quoiqu'elles ne soient point d'Homére.

aussi-bien que de la Lyre ; d'où l'on peut, ce semble, conclure que celle-ci n'est guére plus ancienne que l'autre. En effet les Poétes les confondent * quelquefois toutes deux : en sorte que Lyre & Tortue sont pour eux des synonimes. Il se pourroit cependant fort bien faire que ce fussent seulement des termes génériques, qui compriſſent sous eux comme espéces particuliéres la *Cithare*, le *Trigone*, la *Magadis*, le *Barbitus*, la *Chelys*, & plusieurs autres instrumens à chordes dont nous ne connoissons que le nom.

J'espére donc qu'une forme si propre à l'harmonie, jointe à la multiplicité des chordes, dont nous avons vû que la Lyre s'est enrichie par la suite des tems, pourra la reconcilier avec Callimaque, & le faire revenir de la mauvaise opinion que la plûpart des monumens anciens, & entr'autres quelques médailles, lui en avoient fait concevoir.

Mais quand la Lyre des Anciens

* Témoin le même Horace dans le passage ci-dessus cité ; & dans cet autre :

O testudinis aureæ
Dulcem quæ strepitum Pieri temperas. 4. od. 3.

n'auroit point eu de boſſe, il ſuffit que cette forme ſe trouve dans quelques-uns de leurs inſtrumens pour prouver ce que j'ai avancé, qu'ils avoient tout ce que nous avons, une boſſe, un manche, des touches, & des chordes placées ſur un bois concave.

Vous ne parlez point de l'archet, interrompit Leontium; je me ſouviens cependant que Callimaque vous a fort inſulté là-deſſus : les Anciens auroient-ils en effet été privés de l'agrément infini des tenues dont nous lui ſommes uniquement redevables ?

Non certainement, répondit Théagéne, ils connoiſſoient l'uſage de l'archet auſſi-bien que nous. A la vérité on ne le trouve dans les Auteurs que ſous la dénomination de *plectrum* ou de *pecten*, qui lui eſt commune avec les petits bâtons pointus que Callimaque nous a montrés; ou bien, quand on veut l'en diſtinguer, on a recours à une épithéte, comme a fait Juvenal *, qui lui a donné celle de *crépû*, ce qui ne peut

* Sat. 6. v. 380. *Criſpo numerantur pectine chordæ.*

s'entendre que du crin qui eſt ajouté au petit bâton : mais qu'importe du nom, quand on eſt ſûr de la choſe?

Ils avoient le violon, comme il paroît par une médaille que Vigénére * raporte, où l'on en voit un de la forme du nôtre, c'eſt-à-dire, avec quatre chordes & un chevalet qui les éleve inégalement, ce qui ſuppoſe néceſſairement l'uſage de l'archet : mais quelque choſe de plus poſitif, c'eſt que dans une ſtatue antique qui eſt à Rome, Orphée eſt repréſenté tenant un archet de la main droite, & de la gauche une eſpéce de baſſe de viole.

J'avoue, & c'eſt ce qui vous a trompé, qu'il ne nous reſte qu'un ou deux monumens de cette eſpéce; au lieu que rien n'eſt ſi commun que d'en voir, où le même Orphée joue de la Lyre avec les doigts, ou avec un de vos petits bâtons; mais je vous en ai déja dit la raiſon, c'eſt que vos Peintres & vos Sculpteurs ont préféré cette derniére attitude à l'au-

* Page 84. de l'Edition in-fol. 1637. des Tableaux de Philoſtrate commentés par Vigénére, on trouve une médaille de Néron, où eſt repréſenté une eſpéce de violon.

tre, qui leur a paru avoir quelque chose de moins noble & de moins propre à plaire à la vûe. Ne soyons donc point inquiets pour les Anciens sur les instrumens à chordes : ils en avoient de toutes les sortes, les uns à pincer, les autres à toucher, & en aussi grande quantité que nous.

Venons à présent à leurs flûtes ; & pour répondre à tout le mal que Callimaque en a dit, appliquons ici le raisonnement que nous lui avons déja opposé en parlant de la Lyre ; que les arts n'ayant eu que de foibles commencemens, il y auroit de l'injustice à en juger sur le pié où ils étoient au sortir des mains de l'inventeur. A la bonne-heure que Marsias n'ait donné que quatre trous à la flûte, & qu'elle ait été dans ces commencemens aussi simple qu'on la voit dans quelques bas-reliefs sur lesquels Callimaque s'est fondé : mais de supposer qu'elle ne s'est point perfectionnée depuis, c'est une mauvaise foi contre laquelle toute l'Antiquité réclamera. Horace * entre-

* Art Poétique. *Simplex tenuisque foramine pauco*

autres nous assure que de simple qu'elle étoit, elle fut augmentée de plusieurs tons; & cette augmentation est si certaine, que tous les Poétes lui ont donné depuis l'épithéte de *multifora* (percée en plusieurs endroits) car au commencement elle ne pouvoit servir qu'à un mode : de sorte que quand on en vouloit changer, il faloit changer de flûte. Mais on lui donna dans la suite assés d'étendue pour pouvoir fournir une aussi grande variété de sons que les instrumens à chordes les plus composés, sans quoi Platon n'auroit pû comparer le polychorde à la flûte, comme il a fait dans le passage que nous avons cité.

A la vérité cette augmentation ne se doit entendre que du *Monaulos* ou flûte unique *, dont on jouoit comme on joue des nôtres avec les deux mains : car pour le *Zeugos* ou flûtes conjointes, de chacune des-

Aspirans & adesse choris erat utilis. vers 203.

Ovide Métamorphoses, l. 11. Séneque dans l'Agamemnon. Sidonius Apollinaris, l. 1. Avienus. Apulée.

* Pausanias. p. 291.

Pollux, l. 4. c. 9.

quelles on ne pouvoit jouer que d'une main, il eſt certain qu'elles n'ont jamais eu chacune plus de quatre trous, ainſi que Callimaque l'a remarqué. Mais il devoit ajouter que comme on jouoit de toutes les deux à la fois, elles avoient au moins autant d'étendue que la nôtre; puiſque, ſelon Varron*, l'une (ſavoir la *gauche*) accompagnoit, tandis que la droite jouoit le ſujet. Cela ſeul devoit, ce me ſemble, leur ſauver la comparaiſon qu'on en a fait avec la flûte du tambour de baſque.

On les apelloit droite & gauche, ſelon la main & le côté de la bouche dont on en jouoit : mais puiſque je ſuis en train de deſſiner, continua-t-il, voulez-vous que je vous faſſe voir la différence de toutes ces flûtes d'après quelques monumens anciens ?

Nous l'en priâmes : & tandis qu'il travailloit; ne ſeroit-ce pas, dit Callimaque, ſervir Théagéne à ſouhait, que de lui demander l'explication de ces flûtes *égales* & *inégales*, qui ont penſé faire tour-

* Varron, de la Répub. Rom. l. 1. c. 1.

ner la tête à tant de Savans ?

Croyez-vous, répondit-il, sans discontinuer son travail, que je me pique de l'avoir meilleure qu'eux, & que je me sois opiniâtré à entendre ce que tant de grands hommes n'ont point entendu ? Je me suis contenté de retenir là-dessus ce qu'ils ont dit de plus vraisemblable, dont je vous ferai part si vous le voulez.

Scaliger* prétend que quand on jouoit de la gauche & de la droite tout-à-la-fois, cela s'appelloit *jouer avec les flûtes égales ; & avec les inégales* quand on ne jouoit que de la droite. Mais je ne saurois comprendre qu'avec des flûtes ainsi jointes & faites pour être embouchées tout-à-la-fois, on jouât de l'une sans jouer de l'autre : car ne voulant jouer que de l'une des deux, pourquoi ne pas prendre la flûte unique qui se tient avec les deux mains, plutôt que de se gêner à tenir deux flûtes, dont l'une en ce cas-là est inutile, & dont l'autre ne laisse de jeu qu'à une seule main ?

J'aimerois donc mieux dire avec

* Livre 1. c. 20. de sa poétique.

Manuce (*a*) que les égales ſont celles dont la gauche & la droite ont autant de trous l'une que l'autre, & ne différent qu'en ce que la premiére rend des ſons graves, & la ſeconde des ſons aigus ; que les inégales au contraire ſont celles dont la gauche a des tons graves & des tons aigus, au lieu que la droite n'en a que d'aigus. Cette explication a du moins cet avantage, qu'elle ſuppoſe ce qu'il y a de plus vraiſemblable, ſavoir que toutes flûtes conjointes, les inégales auſſi-bien que les égales, étoient compoſées d'une droite & d'une gauche, de l'une deſquelles on ne jouoit jamais ſans l'autre.

Manuce prétend encore que les égales étoient les mêmes que les *Sarranes*, & les inégales les mêmes que les *Phrygiennes*, parce que l'on obſerve que le mot ſarranes ne ſe trouve jamais avec l'épithéte inégales, ni le mot Phrygiennes (*b*) avec égales : en ſorte que quand il

(*a*) Alde fils de Paul. Epit. 4. du livre 2.

(*b*) Servius ſur ces mots de Virgile, *Biſorem dat tibia cantum*, l'explique ſelon la nature des flûtes Phrygiennes.

eſt dit de certaines Comédies de Térence (de l'*Andrienne* par éxemple) qu'elle fut jouée avec les flûtes égales, droites & gauches, & des *Adelphes* du même Poëte qu'elle fut jouée avec les ſarranes, cela veut dire qu'elles furent jouées l'une & l'autre avec les flûtes conjointes, dont la droite avoit autant de tons aigus que la gauche en avoit de graves. Mais dans le *Phormion* qui fut joué avec les inégales, il faut entendre avec les Phrygiennes ou flûtes conjointes, dont la gauche avoit des tons graves & aigus, pendant que la droite n'en avoit que d'aigus.

Il y a une troiſiéme explication que, par déférence pour la ſavante interpréte de Térence *, je préférerois aux deux autres, ſi ce n'étoit la néceſſité où cette opinion me jetteroit de ſuppoſer, premiérement que le titre de l'Andrienne eſt corrompu, & en ſecond lieu qu'on ſe donnoit quelquefois la peine de tenir deux flûtes conjointes pour ne jouer que de l'une des deux, ce qui (n'en déplaiſe à Donat) ne me

* Madame Dacier.

I. Monaulos ou Flûte unique

II. Autre espece de Flûte unique

III. Zeugos ou Flûtes conjointes

IV. Bande ou courroye dont on serroit les joues pour se rendre maître de son haleine

V. Flûtes conjointes égales

VI. autre espece de Flûtes conjointes égales

VII. Flûtes conjointes inégales

VIII. Autre espece de Flûtes conjointes inégales

paroît nullement vraisemblable. Comme l'explication dont il s'agit, se trouve dans un ouvrage (*a*) qu'on relit sans cesse, vous me dispenserez sans doute de la raporter ici : & vous m'en dispenserez d'autant plus volontiers, que probablement vous n'êtes pas à vous repentir de m'avoir engagé dans une discussion aussi abstraite. Il vaut donc mieux tâcher de vous délasser par des figures, ajouta-t-il, en nous montrant celles qui suivent. (*b*)

Je voudrois bien qu'on proposât à nos plus grands Maîtres, poursuivit Théagéne, d'emboucher ainsi deux flûtes à la fois : je suis sûr qu'ils ne s'y exposeroient pas.

Il n'y auroit pas de quoi s'en étonner, puisqu'ils n'y sont pas accoutumés, répondit Callimaque : & à quoi bon se brider ainsi le visage pour rien ? Est-ce que deux flûtes embouchées par deux personnes différentes à la maniére ordinaire, ne feroient pas autant ou plus d'effet ?

Il faut croire cependant, répli-

(*a*) Le Térence de Madame Dacier.
(*b*) Voyez la planche VII.

qua Théagéne, qu'ils avoient leurs raisons pour en user autrement : car quelle apparence qu'ils se fussent assujettis à un usage aussi incommode & aussi difficile, sur-tout ayant dans leurs chœurs des Musiciens de reste, s'ils n'avoient éprouvé que deux flûtes jouées par différens hommes, ne sont jamais si bien d'accord que quand c'est un seul qui en joue ? De même qu'un homme en chantant s'accompagne soi-même avec beaucoup plus de justesse qu'un autre ne le pourroit faire. Mais, outre cela, n'est-ce rien à votre avis qu'une flûte qui s'accompagne elle-même ; & que ne donneroient point nos Descoteaux & nos Philberts * par exemple, pour pouvoir jouer tout seuls sur leurs instrumens deux parties à la fois ?

Nous avons observé en général, à propos des instrumens à chordes, qu'ils en avoient plusieurs dont nous ne connoissons que le nom : nous pouvons dire la même chose au sujet de leurs flûtes. On les distinguoit non-seulement en *uniques* & en *conjointes*, comme nous venons

* Fameux joueurs d'instrumens.

de

de le voir, mais encore tantôt en *longues*, en *moyennes* & en *courtes*, tantôt en *droites* & en *courbes*. Les droites étoient l'*Aulos* des Grecs, ou la *Tibia* des Latins, la *Syrinx* de ceux-là ou la *flûte* de ceux-ci, qui sont plusieurs tubes inégaux joints ensemble, le *plagiaulos* dont le son étoit aigu, & qui a peut-être donné le nom à notre flageolet, la *Gangre*, l'orgue ordinaire, l'orgue hydraulique, qui n'est autre chose que ce que nous appellons dans notre orgue le *chant du Rossignol*, où les bouillons agités par le vent, imitent le ramage de cet oiseau; & combien, outre cela, d'autres espéces de flûtes, dont nous ignorons la forme & l'usage?

Il résulte donc de ce que nous venons de dire, qu'en fait d'instrumens à vent ou à chordes, non-seulement nous n'en avons aucun que nous ne leur devions, mais qu'ils en avoient peut-être encore dont nous n'avons pas hérité.

On peut mettre en ce rang ces vases d'airain dont Vitruve * nous fait la description, par le moyen des-

* L. 5. c. 5.

quels la voix des Acteurs retentissoit, & se faisoit entendre distinctement de tout le Peuple, quoique dans un théatre découvert & quatre ou cinq fois plus spacieux que les nôtres. Ces vases étoient au nombre de vingt-huit placés dans autant de petites cellules entre les rangs des Spectateurs & vis-à-vis des Acteurs, afin qu'il n'y eût pas un ton, qui partant de la scéne, ne rencontrât son vase à l'unisson, & ne fût renvoyé & augmenté par cette espéce d'écho. Ce seul éxemple devroit suffire pour faire voir jusqu'où ils ont porté l'intelligence des proportions musicales, & en même tems combien ils nous surpassoient, non-seulement en génie, mais en éxécution; puisque dans des choses aussi essentielles à la commodité publique, nous ne saurions même imiter les inventions qu'ils nous ont transmises dans leurs écrits.

Il me semble que me voilà quitte & au-delà de ce que je vous avois promis touchant leurs instrumens de Musique. Il est tems à présent d'en venir à ce qu'il y a de plus essentiel dans notre dispute, & de

vous faire voir combien ils nous surpassoient dans la composition & dans l'exécution du chant.

Premiérement, du côté de l'expression.....

Avant que d'aller plus loin, interrompit Leontium, souffrez que je vous fasse encore quelques questions, & que je vous demande s'ils connoissoient la mesure.

Il n'en faut pas douter, repartit Théagéne : & c'est ce qui s'appelloit *rhythme (a)*, lequel avoit un usage encore plus étendu que notre mesure, puisqu'il servoit à regler, non-seulement la vîtesse & la lenteur du chant & de la danse, mais encore ce qu'on appelle le nombre dans les vers, dont chaque syllabe avoit sa quantité marquée qu'on étoit obligé d'observer, je veux dire, sa longueur & sa briéveté : & c'est de là qu'écrire en vers & chanter *(b)*, vouloit dire la même chose.

(*a*) Plat. de la Répub. & des Loix.

(*b*) Chanter se disoit aussi pour lire des vers ; & c'est en ce sens que le jeune C. César (Caligula) reprenant quelqu'un qui en lisoit en sa présence, lui dit : *Si cantas, malè cantas : Si legis, cantas.* Si vous pensez lire des vers,

Nous nous servons à leur exemple de la même expression dans nos Poésies ; mais je ne sais si nous sommes en droit de le faire, nous qui dans chaque piéce employons indifféremment des longues & des bréves, & qui faisons consister toute la mesure dans un certain nombre de syllabes : en sorte qu'un vers nous paroît égal, soit qu'il ait douze syllabes bréves, soit qu'il en ait douze longues, au lieu que selon les régles & au jugement d'une oreille délicate, deux bréves n'ont que la valeur d'une longue. Vous m'avouerez que cette négligence ne nous fait guére d'honneur. Il est vrai que nous avons tâché d'y suppléer par la rime, qui en effet tire son nom du rhythme dont elle a pris la place : mais il s'en faut bien qu'elle contribue autant à l'harmonie que cette mesure observée si religieusement par les Grecs & par les Latins ; qui marquant la cadence de chaque pié, la faisoient sentir dans toute l'étendue du vers.

Revenons à leur Musique, reprit

vous lisez mal ; si vous lisez de la prose, vous lisez mal encore. L. Quintil. 8.

alors Leontium. Puiſqu'ils ont été ſi loin en fait d'harmonie, qui les empêchoit donc de jouer pluſieurs parties à la fois, & d'où vient qu'il eſt établi qu'ils ignoroient entiérement les accords ?

Je ne ſache, répondit Théagéne, que deux ennemis déclarés des Anciens qui ayent oſé l'avancer. » Il « eſt conſtant « , dit l'Auteur *(a)* du Paralléle par la bouche de ſon Abbé , « que la Muſique des Anciens « ne conſiſtoit que dans un ſeul « chant , & qu'elle n'a jamais connu « ce que c'eſt qu'une *baſſe* , qu'une « *taille* & qu'une *haute-contre*. Si « vous en doutez , vous n'avez qu'à « lire le Traité que N. *(b)* de l'Académie des Sciences a compoſé ſur « ce ſujet. «

Un ton ſi déciſif, continua Théagéne, auroit dû, ce ſemble, réveiller les Critiques : mais parce qu'apparemment ils ont jugé qu'il importoit peu que le Public fût détrompé ſur

(*a*) Perrault, Paralléle des Anciens & des Modernes.

(*b*) C'eſt apparemment M. Sauveur, (Auteur du ſyſtême général des intervalles des ſons) que Perrault a voulu déſigner. Voyez les Mém. de l'Académie des Sciences, tom. 3.

une matiére auſſi indifférente, cette erreur de fait s'eſt établie faute de quelqu'un qui ſe ſoit voulu donner la peine de la combattre. Heureuſement il n'en eſt pas de même de quelques erreurs de goût répanduës dans le même dialogue, & qui ont paru d'autant plus dignes d'être relevées, qu'elles attaquoient les deux Poétes de l'Antiquité les plus célebres, & communément les moins entendus, Homére & Pindare.

Il ſeroit à ſouhaiter que le redoutable défenſeur * qu'ils ont trouvé, & qui ne dédaigne aucune occaſion d'inſtruire ſon ſiécle, après l'avoir illuſtré par tant de chef-d'œuvres, eût eu le loiſir de continuer ſes réflexions contre un Ouvrage, qui malgré le mépris qu'en ont fait les Savans, n'a pas laiſſé d'impoſer au Public. Sous prétexte de venger Cicéron, Virgile & pluſieurs autres, comme il a déja vengé Homére & Pindare, il nous donneroit une Poétique & une Rhétorique compoſées des préceptes les plus ſûrs, & des plus beaux exemples tirés

* Deſpreaux vivoit encore : il n'eſt mort qu'au mois de Mars 1711.

pour la plûpart des mêmes endroits que ſon adverſaire a voulu décrier. En un mot, nous y verrions le bon goût réduit en art : & alors ne faudroit-il pas benir l'Auteur qui auroit donné lieu à une ſi excellente réponſe ?

Vous pardonnerez, ſans doute, cette diſgreſſion au regret que laiſſent naturellement des Ouvrages de cette utilité, quand ils ne ſont pas achevés. Mais pour revenir à notre ſujet ; s'il étoit queſtion de faire voir combien on a tort de décider que les Anciens ignoroient l'art d'accorder pluſieurs parties différentes, rien ne ſeroit plus aiſé.

Macrobe * parlant des ſymphonies, en rapporte cinq eſpéces, dans leſquelles, dit-il, le grave eſt tellement d'accord avec l'aigu, que quoique différens, ils vont frapper l'oreille comme s'ils ne formoient qu'un même ſon.

Ptolomée, ſi célebre par ſon ſyſtême, & l'un des anciens Auteurs qui ont traité de l'harmonique, faiſant la deſcription du monochor-

* Dans ſon Commentaire ſur le Songe de Scipion

de * que je vous ai montré, loue cet instrument part rapport à la Musique spéculative, comme étant très-propre par sa simplicité à faire connoître la valeur & la distance des sons : mais il le trouve très-ingrat & très-défectueux dans la pratique & dans l'exécution. Car, dit-il, comme on ne peut le toucher que d'une main (parce que l'autre est occupée à faire courir le chevalet sous la chorde) il arrive qu'on ne sauroit en même tems en tirer plusieurs sons éloignés, une seule main ne pouvant frapper deux endroits de la chorde tout-à-la-fois : de sorte, ajoute-t-il, qu'il n'y a ni consonance, ni accompagnement, ni concours, ni complication de tons, en quoi consiste tout l'artifice de la main.

Si des consonances, des accompagnemens, des concours, des complications de tons ne sont pas des accords, qu'on me dise donc ce que c'est. Voilà qui est bien, me direz-vous, pour les accords de plusieurs sons dans un même instrument : mais

* Dans l'un de ses trois Livres de l'harmonique.

à l'égard des chants continus, en accordoient-ils de différens ? Vous allez être satisfait.

Dans les flûtes conjointes que je vous ai montrées, la droite & la gauche étoient des instrumens différens : cependant, selon Varron, comme je vous l'ai dit, celle-ci accompagnoit l'autre ; c'étoient donc deux chants continus qui étoient différens. Mais voici qui est encore sans réplique : Ne voyez-vous pas, dit Séneque *(a)*, de combien de voix le chœur est composé ? Il y a des basses, des dessus, des moyennes, des hommes, des femmes, & des flûtes encore outre cela ; cependant on ne démêle aucune de ces voix en particulier, parce qu'elles sont confondues les unes avec les autres, mais on les entend toutes.

Enfin Platon, prescrivant la maniere dont les enfans devoient être élevés dans sa République *(b)*, ordonne entre autres choses de les appliquer à la Musique pendant trois ans. Mais il leur défend l'usage des différentes parties dans les accom-

(*a*) Epître 84.
(*b*) Dans le Liv. 7. du Traité des Loix.

pagnemens, & veut qu'on ne joue jamais autre chose sur la Lyre que ce que la voix chante. La raison qu'il en apporte, est que le mêlange du grave & de l'aigu, du dessus & de la basse, & la contrarieté des mouvemens, c'est-à-dire, des mesures, peut embarrasser l'esprit d'un jeune-homme qui n'a que trois ans à donner à la Musique.

On connoissoit donc du tems de Platon, l'art d'accorder non-seulement plusieurs sons, mais encore plusieurs chants continus, quoique contraires entr'eux, puisqu'il en défend l'usage aux enfans comme d'une chose qui leur rendroit l'étude de la Musique trop difficile.

L'Interpréte de Vitruve *, dit alors Callimaque, ne manqueroit pas de vous répondre que ce mêlange du dessus & de la basse, prouve tout au plus qu'ils montoient quelquefois la Lyre à la quinte ou à l'octave de la voix, ce qui ne peut pas proprement s'appeller un accord de différentes parties, puisque ce sont toujours des tons d'une même espéce.

Je sais bien, repartit Théagéne,

* Perrault, frere de l'Auteur du Parallèle.

que c'eſt l'unique ſorte de conſonance que ce partiſan des Modernes accorde aux Anciens ; encore croit-il leur faire grace : mais vous m'avouerez qu'il n'apporte ſur cela aucune preuve, & qu'il faut même qu'il n'ait jamais fait d'attention au paſſage que je viens de citer. Car comment eſt-ce qu'un inſtrument monté ſimplement à l'octave, pourroit rendre l'étude du chant ſi difficile ? Et d'ailleurs la contrarieté des meſures dont Platon parle ici, peut-elle ſe rencontrer autre part qu'entre des parties tout-à-fait différentes ? Non certainement, & cela me paroît déciſif contre une conjecture auſſi légerement hazardée.

Maintenant ſi vous voulez ſavoir, continua Théagéne, ce qui l'a induit en erreur, je vais vous l'expliquer en vous parlant de l'expreſſion.

Il eſt certain que dans la Muſique vocale, les Anciens préféroient le chant ſimple au chant compoſé, & que, hors la Muſique inſtrumentale, ils n'employoient celui-ci que très-rarement. Pourquoi, demande Ariſtote*, ſommes-nous plus touchés

* Dans ſes Problêmes, ſect. 19.

d'une voix accompagnée d'une seule flûte ou d'une seule Lyre, que si elle étoit accompagnée de plusieurs? C'est, répond-il, que la quantité d'instrumens offusque le chant, & empêche qu'il ne soit distinctement entendu.

Il semble donc qu'on a été en droit de conclure de ce raisonnement d'Aristote qu'ils banniſſoient aussi la multiplicité des parties; puisqu'elle n'est pas moins contraire à la netteté du chant, que le bruit qui résulte de plusieurs instrumens: mais il faloit ajouter que c'étoit par choix & par goût, & non par ignorance qu'ils la banniſſoient; puisqu'ils ne s'en faisoient pas une regle si générale, qu'ils ne s'en départissent en quelques occasions en faveur de l'harmonie: ce qui arrivoit sur-tout dans la Musique instrumentale (témoin leurs flûtes conjointes) & même quelquefois dans la Musique vocale, quand c'étoient plusieurs personnes qui parloient à la fois, comme dans les Chœurs, ainsi que Séneque le dit formellement.

Moyennant ces restrictions, qui

ne sont pas peu considérables, nous serions tous d'accord : car on doit convenir (& il s'en faut bien que par-là on rabaisse le goût des Anciens) on doit, dis-je, convenir que songeant bien plus à l'expression qu'à l'harmonie, & à exciter les passions qu'à chatouiller l'oreille, ils évitoient avec un soin infini tout ce qui peut apporter de la confusion dans le chant des paroles ; lequel en effet ne sauroit être trop simple dès qu'on veut qu'il imite nos sentimens, & qu'il paroisse dicté par la nature.

C'est à quoi nous manquons, quand nous faisons chanter par trois personnes des paroles qui ne se disent qu'au nom d'une seule, sans faire réflexion combien il est peu naturel de donner à chaque syllabe que prononce un amant qui se plaint, trois tons différens tout-à-la-fois, comme dans cette chanson à trois parties.

Si c'est un mal dangereux que l'amour,
Hélas j'en veux perdre la vie,
Hélas j'en veux perdre le jour.

Certainement les Anciens auroient été peu touchés d'une harmonie si mal placée, & qui semble n'être faite que pour donner un démenti aux paroles.

Pour vous faire sentir encore mieux combien ils avoient à cœur l'expression : d'où vient à votre avis que les Poétes, non seulement les Lyriques comme Pindare, mais les Tragiques comme Sophocle, composoient eux-mêmes la Musique de leurs vers ? sinon parce que la Musique étant une seconde image des pensées & des sentimens, nul autre que le Poéte n'auroit pû entrer aussi-bien que lui dans son esprit, ni trouver des tons aussi convenables aux mouvemens qu'il vouloit exciter. De la même maniere qu'il est plus propre que personne à bien faire déclamer ses vers, & à donner à l'Acteur le ton véritable & naturel des sentimens qu'il veut faire passer dans l'ame de ses Auditeurs : car au fond la Musique faite sur des paroles, n'étoit autre chose (comme elle le devroit être encore) qu'une déclamation chargée & ornée par l'harmonie ; ensorte que les tons

de l'une & de l'autre ne different qu'en ce qu'ils ſont portés avec plus ou moins de force, & avec plus ou moins d'agrémens : or vous m'avouerez que ce n'eſt que par cette fidelité à imiter la déclamation, (comme la déclamation doit imiter le ſens des paroles) que le chant peut parvenir à toucher les paſſions.

Il eſt donc aiſé de comprendre que faiſant leur principale étude de l'expreſſion, ils y ayent tout autrement réuſſi que nous, qui la négligeons ſouvent pour le vain plaiſir des oreilles, & pour une mélodie qui ne dit rien à l'eſprit.

Mais un autre avantage dont il y a long-tems que j'ai envie de vous entretenir, c'eſt la délicateſſe de leur chant. Un ton nous paroît quelque choſe de ſi ſimple, qu'il ſemble d'abord qu'on ne le puiſſe tout-au-plus diviſer qu'en deux ; cependant ils le diviſoient en trois, & même en quatre : or nous ne ſaurions atteindre à ces deux dernieres diminutions.

Du conſentement de tout le monde ils avoient trois genres de Muſique, le *diatonique*, le *chromatique*, &

l'*enharmonique* : le diatonique, qui n'alloit que jusqu'à un demi-ton ; le chromatique, qui consistoit (ainsi que le nom le porte) à démêler plusieurs nuances entre deux tons qui se suivent, comme entre deux couleurs voisines, & qui en effet démêloit trois différences dans chaque ton entier; & enfin l'enharmonique qui en demandoit jusqu'à quatre.

De ces trois genres, le chromatique s'est perdu il y a long-tems, faute de voix & de mains pour l'exécuter ; à plus forte raison l'enharmonique, qui demandoit encore une plus grande délicatesse dans l'organe : ensorte qu'il ne nous reste que le plus grossier, qui est le genre diatonique, où l'on ne connoît point de diminution au-delà du demi-ton, appellé à cause de cela diésé-diatonique, pour le distinguer des diésé-chromatique & enharmonique, qui étoient des tiers & des quarts de tons. Ne conviendrez-vous pas que ce seul avantage devroit finir notre dispute, & décider en faveur de la Musique ancienne contre la nôtre ?

Que sera-ce donc, si à la délicatesse

du chant vous ajoutez la varieté ? Elle étoit telle, qu'au lieu que nous n'avons que deux modes (le *b-quarre* & le *b-mol*) ils en avoient juſqu'à quinze ? Le *lydien*, l'*ïonien*, le *phrygien*, le *dorien*, le *mixo-lydien*, le *lydien aigu* &c : & combien en effet faloit-il qu'ils en euſſent pour exprimer ſur une Lyre, par exemple, tant de choſes différentes ? Car il eſt certain, comme vous l'aller voir, qu'ils faiſoient dire à cet inſtrument tout ce que la parole peut exprimer.

J'ai dit que Platon bannit le polychorde de ſa Républiqne, & n'admit que l'ancienne Lyre. Immédiament avant le paſſage que j'ai cité là-deſſus *, il établit que le chant conſiſte en paroles, en muſique, & en meſures ; que ces deux dernieres doivent ſuivre & obéir, parce qu'elles ne ſont qu'une ſeconde expreſſion ajoutée aux paroles ; qu'ainſi ayant banni toutes les paroles lugubres & plaintives, on doit auſſi bannir les harmonies qui y répondent, telles que les modes mixolydien, le lydien aigu, & autres

* Au troiſiéme Liv. de la Répub.

semblables, qui sont indignes non-seulement d'un homme, mais d'une femme bien élevée; qu'ayant encore banni les paroles dissolues & effeminées, on doit par la même raison rejetter les modes lydien & ïonien, & tous ceux que l'on employe dans les festins pour inspirer la licence & la molesse : ensorte qu'il ne restoit plus que les modes dorien & phrygien, qui étoient aussi les seuls qu'il permît, ce qui doit s'étendre à tous les autres modes mixtes qui participent de ces deux-là. L'un, ajoute-t-il, servira pour exprimer la force, & l'autre, la tempérance; l'un, pour imiter le courage & l'intrépidité avec laquelle on affronte la mort, les dangers & les disgraces; l'autre, pour répréfenter la modération d'un homme qui se possede dans la prosperité, & les differentes dispositions où l'on est, soit qu'on fasse des priéres aux Dieux, ou des demandes aux hommes, soit qu'on accorde, ou qu'on refuse, soit que l'on conseille, ou que l'on persuade. Remarquez, je vous prie, combien de choses differentes Platon donne à exprimer à une Lyre.

Si, par imiter les differentes dispositions de l'ame, répondit Callimaque, Platon entend en général faire des chants convenables au sujet que l'on traite, & éviter toute contradiction entre les airs & les paroles (ne pas appliquer, par exemple, à un hymne, qui doit être grave, une musique molle & efféminée) à la bonne-heure : mais s'il prétend que le chant n'eſt pas moins varié que le discours, & qu'il peut être assés expressif pour donner tout seul à connoître nos sentimens, nos pensées, & les moindres differences qui les distinguent ; en verité Platon se moque de nous, & son Musicien est aussi chimérique que sa République.

Traitez donc aussi, répliqua Théagène, Cicéron de visionnaire (*a*) ; puisqu'il dit que ceux qui ont un grand usage de la Musique, connoissent, dès que les flûtes préludent, quelle est la piéce nouvelle que l'on va jouer, & disent sans s'y méprendre, c'est *Antiope*, ou *Andromaque*. (*b*)

(*a*) Au 4. Livre des Questions Académ.

(*b*) La premiere de ces Tragédies est de Pacuvius : la seconde est d'Ennius.

Je ne traiterai point Cicéron de visionnaire, repartit Callimaque : mais il faut nécessairement l'expliquer, si l'on veut lui faire dire quelque chose de raisonnable. Dans l'Antiope, où l'Heroïne est une Amazone, les flûtes préludoient apparemment sur le mode dorien ; dans l'Andromaque, qui est un sujet triste, on préludoit sur le lydien-mixte : ces deux modes étant entierement differens ; le premier, qui convenoit à une Heroïne guerriere, annonçoit, non pas en particulier l'Antiope, mais quelque piéce semblable ; & le second faisoit aussi conjecturer qu'on alloit jouer quelque Tragédie du caractere de l'Andromaque : c'est tout ce qu'en général on pouvoit connoître par ces sortes de préludes, & je veux croire pour l'honneur de Cicéron, que c'est aussi ce qu'il a voulu dire.

Vous ne prenez pas garde, interrompit Théagéne, que le discernement dont parle Cicéron, suppose une grande connoissance de la Musique ; & que celui dont vous parlez est si peu de chose, que tout le monde en seroit capable.

Tant pis pour Cicéron, répondit Callimaque, s'il m'ôte le moyen de lui sauver une absurdité : car, de dire que le chant pris séparément, puisse assés caractériser une Tragédie pour la distinguer d'une autre qui sera d'une espéce semblable, pour faire dire à point-nommé, c'est Antiope & non Talestris *(a)*, c'est Andromaque & non Polixéne, de prétendre (comme Platon semble le dire) qu'avec une Lyre on puisse si bien représenter les sentimens & les pensées, que l'Auditeur soit à portée de les deviner & de les distinguer; en un mot, qu'un Musicien chante une demande ou une priére, qu'il peigne par les seuls sons de la musique un consentement ou un refus, un conseil ou une persuasion, c'est quelque chose à-peu-près d'aussi raisonable que le portrait des idées de Platon tiré au naturel, dont Panurge *(b)*, si je ne me trompe,

(*a*) Il n'y a point eu de Tragédies latines intitulées, soit Talestris, soit Polixéne. On a seulement voulu désigner des sujets à-peu-près semblables à ceux de l'Antiope ou de l'Andromaque.

(*b*) Ce n'est point Panurge, c'est Epistemon. Rabelais, l. 4. c. 2.

fit emplette à la foire de *nulle-part* : & je ne voudrois pas même jurer que par cette plaisanterie, où l'on a cherché tout ce qu'il y a de plus impossible à représenter par des couleurs, on n'ait pas voulu se moquer de ce que ce même Philosophe veut qu'on représente par de simples sons.

Je crois, sans lui manquer de respect, dit alors Leontium, que tout ce qu'on peut dire en sa faveur, est qu'à force de vouloir chercher une Musique parfaite, il nous a donné l'idée d'une Musique qui ne se trouve point parmi les hommes. Et en effet s'il a été obligé, comme je l'entends dire, d'aller chercher des citoyens dans le Ciel pour peupler sa République, il ne lui en aura pas coûté davantage d'y prendre tout d'un tems ses Musiciens.

Je sais, répliqua Théagène, tout ce qu'on lui reproche touchant sa République : mais est-il bien décidé qu'elle soit une de ces spéculations qui ne peuvent se réduire en pratique ? Qu'on éleve des enfans de la maniere qu'il le prescrit, on en fera infailliblement des citoyens tels qu'il les demande : & que cette

éducation ne soit pas une pure chimere, l'exemple des Lacedémoniens semble le prouver; puisqu'il n'y auroit qu'à ajouter ou à retrancher quelque chose à la maniere dont ils élevoient les leurs, pour faire de cette chimére prétendue une chose très-possible. Mais ce raisonnement nous meneroit trop loin; & il importe peu d'ailleurs à la question dont il s'agit, que la République de Platon soit une idée, pourvû que la Musique dont il parle, ait été réelle. On n'a qu'à le lire, pour se convaincre qu'il en parle en effet sur le pié où elle étoit de son tems; puisqu'il entreprend de la réformer, & qu'ayant distingué plusieurs sortes d'harmonies, il retient celles qui conviennent au gouvernement qu'il propose, & qu'il bannit toutes les autres : de la même maniere qu'ayant examiné les differentes espéces de Poésies qui étoient alors en usage chés les Athéniens, il admet celles que l'on employoit à chanter des hymnes à la louange des Dieux, ou des fables dont on se servoit pour former les mœurs, & qu'il proscrit toutes celles qui

peuvent ou donner une fauſſe idée de la Divinité, comme les Poémes d'Homere, ou troubler l'ame en excitant les paſſions, comme les Tragédies. Rien de moins imaginaire, comme vous voyez, que la Poéſie ſur laquelle il raiſonne ainſi. Il ne dit donc rien non plus de la Muſique qui ne fût vrai & reconnu, quand il lui donne tant de choſes à exprimer.

Mais quand cet endroit de Platon ne prouveroit pas que la Muſique ancienne eût pû atteindre à la varieté du diſcours, il eſt certain du moins, & cela me ſuffit, qu'elle en approchoit infiniment plus que la nôtre : car encore une fois, à quoi auroit ſervi ce grand nombre de modes differens dont tous les Auteurs font mention, & dont nous ignorons l'uſage ? Et après tout en quoi leurs Muſiciens ſeroient-ils plus incompréhenſibles que leurs Pantomimes, qui comme le mot le porte*, exprimoient tout ce qu'ils vouloient par des geſtes, & repréſentoient des piéces entieres ſans parler ; mais ſi

* πᾶν tout, Μῖμος imitatur.

bien

bien caracterisées, qu'on distinguoit deux actions d'une même espéce, & qu'en voyant représenter, par exemple, un pere dévorant ses enfans, on connoissoit si c'étoit Saturne ou Thyeste ? Vous savez que le Comédien Roscius avoit fait un Livre, où il comparoit cette éloquence muette à l'éloquence de l'Orateur *, & où il tâchoit de prouver à Cicéron que cette derniere ne fournit pas plus d'expressions differentes pour représenter une chose, que l'art du Comédien fournissoit de gestes & de mouvemens divers pour la faire bien sentir.

Oui, je sais encore, reprit Callimaque, qu'on nous débite sérieuse-

* Le défi d'entre Cicéron & Roscius, consistoit de la part de celui-ci à faire voir qu'il exprimeroit en plus de façons une même pensée en variant le geste, que celui-là en variant les tours d'éloquence ou la phrase : mais il n'est dit en nul endroit, ce me semble, que Roscius eût fait un Livre pour soutenir la prétention ; du moins Macrobe n'en parle-t'il point. *Et certe satis constat contendere eum (Ciceronem) cum ipso histrione solitum, utrum ille sapiùs eandem sententiam variis gestibus efficeret, an ipse per eloquentiæ copiam sermone diverso pronuntiaret.* Macrob. 2. Saturn. 10.

ment qu'un Prince de Pont * venu à Rome, demanda à Néron un de ces Pantomimes, pour pouvoir, disoit-il, se faire entendre à des nations barbares avec qui il avoit à traiter. Mais quand il n'y auroit rien à rabattre de ce récit, ne parlons point d'un art qui s'est perdu, & dont par conséquent nous ne saurions juger. Nous n'avons plus de Pantomimes : mais nous avons des Musiciens qui, ayant joint à un génie extraordinaire une étude & un exercice continuel, doivent avoir atteint la perfection de leur art : ainsi tout ce qu'ils ne peuvent exécuter, doit passer pour impossible & pour fabuleux.

C'est où je vous attendois, repartit Théagéne, pour vous prouver

* Le Prince qui demanda un Pantomime pour lui servir de truchement, n'est, que je sache, nommé nulle part, & Lucien ne le nomme pas : cependant Lucien est constamment l'unique Auteur, qui dans son Dialogue de la danse, ait conté ce fait Tout ce qu'on en peut conjecturer, est qu'apparemment ce Prince de Pont avoit accompagné Tiridate dans le voyage que ce dernier fit à Rome, lorsqu'au rapport de Tacite & de Suétone, il y vint recevoir des mains de Néron le diadême d'Arménie

par de nouvelles raisons combien on a tort de vouloir toujours juger de ces tems-là par raport au nôtre ; de ces tems-là, où l'on apprenoit à chanter aussi-tôt qu'à lire, où l'ignorance du chant étoit un préjugé d'une mauvaise éducation, où les plus grands hommes y donnoient une partie de leur tems, & où enfin la Musique aussi-bien que le reste des beaux arts, étoient sur le pié des connoissances les plus relevées, jusqu'à égaler en estime & en considération la science de la Guerre & du Gouvernement. Ce sont-là des faits si connus, que vous pourriez bien si vous le vouliez, m'épargner la peine de vous les prouver.

A quoi exerçoit-on le jeune Achille sur les montagnes de Thessalie ? Juvenal ne parle que du chant *(a)*, comme si c'étoit la seule chose que Chiron eût enseignée d'abord à son disciple. Parmi les Grecs, dit Cicéron *(b)*, on ne pas-

(*a*) Juvenal. Sat. 7. vers 210.

Metuens virgæ jam grandis Achilles,
Cantabat patriis in montibus.

(*b*) 1. Des Questions Tusculan. 2.

soit point pour savant, à moins qu'on ne sût chanter. » Epaminon-» das, continue-t-il, qui, selon moi, » a été le premier homme de la Gré-» ce, étoit encore très-habile à » jouer des instrumens: & Thémis-» tocle, ayant refusé dans un festin » de jouer d'une Lyre qu'on lui pré-» senta, donna mauvaise opinion » de lui, & fut regardé comme un » homme qui avoit été mal élevé. Le même Cicéron (*a*) nous a conservé le nom du Maître de Musique de Socrate; & Plutarque nous raporte (*b*) que Platon l'avoit apprise sous les deux plus grands hommes de son tems. De sorte qu'il n'y avoit point d'usage parmi eux plus généralement établi que l'étude du chant, & que la Gréce alors étoit un Peuple de Musiciens.

Croira-t-on donc qu'un art, dans le tems que tout le monde s'y exerçoit, & qu'il étoit si fort relevé par le mérite de ceux qui s'en mêloient, n'ait pas été porté plus loin que quand il est devenu le métier de quelques particuliers? Croira-t-on

(*a*) 9. Des Epit. famil. 22.
(*b*) Traité de la Musique.

que l'émulation, qui est la véritable nourrice des sciences, excitée comme elle le devoit être alors par un si grand nombre de rivaux; que l'avantage inestimable de n'être jugé en chantant que par des connoisseurs; que tout cela, dis-je, ne donnât pas des ouvertures extraordinaires à l'esprit, & ne fît pas trouver pour plaire, & pour toucher des routes inconnues à ceux qui, comme les Musiciens d'aujourd'hui, sont privés de tant de secours? En effet est-on obligé parmi nous, je ne dis pas de cultiver le chant, mais même de s'y connoître? Est-il question de Musique dans nos Echoles? Nos Savans, nos Magistrats, nos Généraux d'Armées s'en feroient-ils publiquement une occupation sérieuse; & s'aviseroit-on de leur reprocher, comme on fit à Themistocle, de n'avoir pas appris à jouer des instrumens? En verité, quand il n'y auroit que cette difference des usages des Grecs aux nôtres, il n'en faudroit pas davantage pour condamner tout paralléle entre nos Musiciens & les leurs.

Mais il y en a encore une qui n'est

pas moins décisive. Non seulement, comme nous venons de le dire, l'étude du chant faisoit partie de l'éducation des enfans, & de l'érudition des plus grands hommes, mais nous voyons de plus que ceux qui en faisoient une profession particuliere, étoient souvent appellés aux plus grands emplois; témoin Ismenias *(a)* joueur de flûte (vous en rirez si vous voulez) Ismenias qui fut envoyé Ambassadeur en Perse, témoin le Poéte Tyrtée autre joueur de flûte, lequel si heureusement pour les Lacedémoniens, leur servit de Général le jour qu'ils donnerent contre les Messéniens cette bataille dont je crois vous avoir parlé *(b)*. Et pourquoi les Musiciens auroient-ils été exclus des honneurs, & des dignités de leur Patrie, eux qui alloient de pair avec les Peintres, les Sculpteurs, & les Orateurs les plus célebres, pour ne point parler des Poétes qui étoient nécessairement Musiciens, comme nous l'avons vû? Or vous n'ignorez pas le rang que tenoient ces beaux arts dans la plûpart des Républiques de

(*a*) Elien, hist. diverse, l. 1. c. 21.
(*b*) Ci-devant pag. 18.

la Gréce, où à cauſe de l'égalité des conditions on ne pouvoit eſpérer de ſe diſtinguer que par le mérite & par le ſavoir, & où, comme on le voit dans l'Apologie de Socrate & ailleurs, tout ſavoir de quelque eſpéce qu'il fût, étoit honoré du nom de ſageſſe, auſſi-bien celui des Poétes & des Peintres, que celui des Philoſophes & des Politiques.

C'eſt donc une nouvelle raiſon de s'étonner que, voyant combien la plûpart de ces mêmes arts, & entre-autres la Muſique, ont perdu de leur conſidération, vous ayez voulu comparer des Mercenaires tels que nos Muſiciens, à des génies excités par les plus nobles récompenſes, & par la gloire qu'ils étoient ſûrs d'aquerir dans leur patrie, à meſure qu'ils excelleroient dans leur profeſſion.

Souffrez que je vous rappelle à ce propos la judicieuſe remarque de Cicéron *, qu'il y a je ne ſais quelle alliance entre les belles diſciplines, qui fait qu'elles ſe tiennent toutes comme par la main, & qu'elles ont toujours marché d'un pas égal vers

* Dans le Plaidoyé pour Archias 2.

la perfection ; ce qui doit sur-tout être vrai de celles qui se proposant l'imitation de la nature, sont en quelque maniere liées par cette espéce de conformité. Or certainement nous n'avons pas été aussi loin que les Anciens en fait d'Eloquence, de Poésie, de Sculpture, & d'Architecture : car (comme ce n'est pas aujourd'hui le sujet de notre dispute) vous n'aurez je crois pas de peine à en convenir. Vous conviendrez donc aussi, si la remarque de Cicéron a quelque fondement, qu'ils ont eu le même avantage sur nous en fait de Musique.

Le tems, direz-vous, nous a conservé des poémes, des harangues, des statues, des édifices qui nous mettent à portée de juger par nous-mêmes de ce qu'ils savoient faire dans ces sortes d'arts, au lieu qu'il ne nous reste aucun de ces chants dont on publie tant de choses surprenantes. Mais quoi ! parce que les sons ne sont pas d'une nature à se conserver comme la pierre & le marbre, faut-il refuser de rendre justice à la Musique ancienne, & traiter de fables tout ce qu'on en dit ?

dit ? Vous n'avez aucun de ces tableaux d'Apelle, ni des autres Peintres dont l'Antiquité a admiré les ouvrages, la toile & la couleur n'étant pas non plus des matieres propres à se défendre contre le tems : on ne laisse pas cependant d'avoir pour la peinture des Anciens toute l'estime qu'elle mérite, parce qu'on en juge par leur poésie, par leur sculpture, & en général par l'esprit, par la noblesse & par l'expression qu'ils mettoient dans leurs ouvrages. J'employe donc le même préjugé en faveur de leur Musique, parce qu'on ne voit point par quelle raison elle seroit le seul art où ils ne nous auroient point surpassés. Au contraire il me semble que c'est celui sur lequel il devroit y avoir le moins de dispute, puisqu'il s'en faut bien que les autres ayent reçu dans tous les tems d'aussi grands éloges, & qu'on leur ait attribué autant de merveilles : car tant que vous n'opposerez que votre incrédulité à des faits aussi solemnellement attestés, je suis toujours en droit d'y revenir ; ils me donnent une espéce de possession dans la-

quelle, avec toutes vos raisons, vous ne sauriez me troubler, & il me semble avoir détruit jusques ici celles que vous m'avez alléguées.

Il faut donc, répondit Callimaque, croire aveuglément tout ce que vos Anciens ont dit des effets de leur Musique? Mais ne pourriez-vous point, en faveur de ma docilité, me le faire encore comprendre?

C'est à quoi je ne me suis point engagé, répliqua Théagéne: mais quand je ne le comprendrois pas moi-même, je ne croirois nullement pour cela qu'il me fût permis d'en douter. Et n'ai-je pas satisfait à tout ce que vous pouviez exiger de moi; quand, après avoir combattu votre incrédulité par des faits inconteſtables, & par des conséquences sans replique, j'ai en quelque façon mis sous vos yeux, premierement les qualités qui rendoient la Musique d'autres fois si parfaite; & en second lieu, les secours qu'elle avoit pour s'élever à cette perfection! Dès-là, ce me semble, il seroit naturel de conclure, qu'on ne devroit pas même avoir besoin de savoir les effets que la Musique a produits, pour

comprendre qu'elle a été capable de les produire ; bien loin qu'il ſoit permis de les révoquer en doute, quand ils ſont établis ſur les témoignages les plus autentiques.

Mais voyons ſi nous ne trouverons rien de plus pour achever de vous rendre raiſon de ce qui vous paroît ſi incroyable.

Il eſt certain que la Muſique ne nous touche qu'à proportion de notre ſenſibilité. Il y a tel homme pour qui l'harmonie n'eſt que du bruit, il y en a d'autres qu'elle tranſporte juſqu'à ſuſpendre en eux le ſouvenir de leurs affaires & de leurs chagrins. Nous voyons des perſonnes qui paſſent de la gayeté à la mélancholie, & de la langueur à l'agitation, ſelon qu'il plaît au Muſicien. Suppoſons donc des ames auſſi ſenſibles qu'elles le peuvent être, & une Muſique excellente : celle-ci fera néceſſairement ſur elles des impreſſions extraordinaires, & telles qu'elle en faiſoit ſur les Grecs qui, nés ſous un climat tempéré & plus chaud que le nôtre, étoient tout autrement ſuſceptibles de paſſions que nous ne le ſommes, qui

avoient un goût plus vif, & un sentiment plus exquis pour les voluptés, & qui étoient enfin doués d'une pénétration plus subtile pour tout ce qu'ils voyoient & entendoient, parce que la nature leur avoit donné des sens plus fins, & des organes plus déliés. Ajoutez qu'étant nourris pour la plûpart dans la liberté du Gouvernement populaire, ils se livroient sans contrainte à tout ce qui pouvoit flatter leur imagination, & qu'ils n'omettoient rien de ce qui étoit capable de leur procurer du plaisir. Or quel avantage n'étoit-ce point pour un Musicien d'avoir affaire à des Auditeurs ainsi disposés ?

De sorte, reprit Callimaque, que pour rendre la toute-puissance de leur Musique vraisemblable, vous êtes obligé de mettre sur le compte de ces mêmes Auditeurs une partie de l'impression qu'elle leur faisoit : & vous ne prenez pas garde que c'est autant de rabattu sur le mérite du Musicien.

Bien loin d'en rien rabattre par-là, répliqua Théagéne, je prétens que cette sensibilité (qu'on ne doit

pas supposer moindre en lui que dans ses Auditeurs) ajoutoit encore un nouveau prix à son savoir.

Je suis pour Théagéne, dit Leontium : la sensibilité est l'ame du chant; & pour peu que l'on ait de goût, on la préférera toujours à la plus savante exécution, puisque celle-ci ne flatte que l'oreille, & que l'autre va droit au cœur. On peut plaire & se faire admirer avec un beau génie, avec une belle voix, & avec une main excellente; mais on ne touche qu'autant que l'on est touché, & que l'on sent soi-même ce qu'on exprime.

Et c'est, reprit Théagéne, pour avoir excellé dans cette partie, autant que pour avoir trouvé des dispositions toutes semblables dans leurs Auditeurs, que les Musiciens de l'Antiquité ont produit des effets qui nous ont laissé une si grande idée de leur art. De même je suis persuadé que si les Anciens ont donné plus de vie à leurs ouvrages de Sculpture, s'ils ont mis plus d'ame dans leur Poésie, & si leur Eloquence remuoit davantage, ce n'étoit que parce qu'ils nous surpassoient en sensibilité.

Eſt-il poſſible, dit alors Callimaque, que deux ou trois degrés de plus en approchant du Soleil, mettent une ſi grande difference entre eux & nous, qu'il faille leur accorder à notre excluſion toutes les bonnes qualités de l'ame & de l'eſprit dans un ſouverain degré ! Et ne craignez-vous point qu'en cela on ne vous accuſe d'un peu de prévention ?

Que voulez-vous que je vous diſe, répondit Théogéne ? c'eſt un fait ; & qui eſt d'autant plus probable, que les Italiens, pour être nés ſous un climat plus chaud que le nôtre, ſont quelquefois tranſportés juſqu'à l'excès de certains endroits de Muſique, qu'un François à côté d'eux n'écoute qu'avec indifference. Mais, pour vous faire voir combien je ſuis peu prévenu en faveur des Anciens, comme vous m'en accuſez, c'eſt que bien loin de mettre cette ſenſibilité au rang des qualités louables, je la tiens très-pernicieuſe pour les mœurs, quand on s'y abandonne ſans meſure, comme faiſoient la plûpart des Grecs dans les tems dont nous parlons ; en quoi

certainement nous ne devons pas avoir regret de leur céder.

C'eſt-à-dire, reprit Leontium, que plutôt que de ne leur pas conſerver en tout le premier rang, vous prétendez que nous ne ſaurions atteindre à leurs vices, non plus qu'à leurs vertus?

Qui en doute, reprit Théagéne? il me ſeroit aiſé de vous le prouver en détail; mais je me bornerai à vous faire obſerver que des vices médiocres n'auroient pas été ſuffiſans pour détruire ce que la vertu de tant de grands hommes avoit établi. Or quel eſt le vice qui a ruiné les Etats les plus floriſſans de la Gréce? Cette même ſenſibilité & l'amour deſordonné des plaiſirs. Et que diriez-vous, ſi l'on vous faiſoit voir que celui de la Muſique y a eu plus de part qu'aucun autre? Du moins eſt-ce la penſée de Platon *, qui avoit ſans doute en vue la décadence des Grecs, lorſqu'il dit » que toute nouveauté introduite dans le chant, eſt ſuivie d'un « changement dans l'Etat, & qu'on «

* Cité par Cicéron au 3. L. des Loix, n. 14.

» ne sauroit toucher aux loix de la
» Musique, sans toucher à celles du
» Gouvernement. Cicéron *(a)* dit la même chose, & prouve par-là le pouvoir que la Musique a sur nos ames; soit pour les fortifier, soit pour les amollir; ce qui certainement ne peut convenir qu'à des ames d'une autre trempe que les nôtres, & tout autrement susceptibles de bonnes ou de mauvaises impressions. Car comment appliqueriez-vous aujourd'hui à la Musique cette *vertu instructive* qu'on lui attribuoit anciennement *(b)*? Quel pouvoir a-t-elle sur nous pour nous rendre meilleurs? Quelle part lui sauroit-on donner aux révolutions qui arrivent dans les Etats? Avons-nous des loix concernant cette sorte de plaisir? Voyons-nous que ceux qui nous gouvernent, prennent soin, ainsi qu'on faisoit autrefois, de distinguer les differentes espéces d'harmonie, pour nous recommander les unes, & nous interdire les autres? Il n'y en a aucune

(a) Liv. 2. des Loix, n. 15.

(b) Platon en divers chapitres du 8. Liv. de sa République.

qu'on nous conseille ou qu'on nous défende : car si l'on défend les *Opéras*, c'est comme spectacles, & non comme concerts, puisque certainement ce n'est pas la Musique qui les rend dangereux. Cela est si vrai, que l'on en sort moins ému & moins touché que d'une Tragédie, & que l'on n'y a jamais pleuré, comme il est arrivé tant de fois à la vingtiéme représentation d'une piéce de Corneille ou de Racine ; en sorte que la Musique, qui n'étoit faite que pour ajoûter à l'expression, ne sert à proprement parler, aujourd'hui qu'à l'affoiblir.

C'est, dit Leontium, que par un faux goût qui s'est introduit en France depuis quelques années, au lieu de réserver la Musique pour des endroits ou propres aux ornemens de l'harmonie (comme les prologues, les invocations, les chœurs), ou susceptibles d'expression (comme les récits pathetiques placés dans un intermede, ainsi qu'on en usoit du tems de Moliere) on s'est avisé de mettre en chant toute une Tragédie d'un bout à l'autre, jusqu'aux dialogues d'un Prince avec

son Confident, jusqu'aux commissions qu'il lui donne, jusqu'aux récits les plus indifferens.

Comment cette profusion d'harmonie ne lasseroit-elle pas l'attention ? Aussi est-on venu à bout par-là de faire desirer au spectateur la fin d'un divertissement, où l'art & la magnificence n'ont rien épargné pour le plaisir des yeux & des oreilles.

Oui, dit Théagéne, mais ajoutez qu'en récompense on y néglige fort le plaisir de l'ame. Les yeux se lassent de voir, & les oreilles d'entendre; mais l'ame ne se lasseroit jamais de sentir. Si donc elle prend si peu de part à ces sortes de spectacles, si elle n'y sent ni trouble ni agitation, croyez-moi, c'est en partie que la Musique ne trouve plus ni dans l'Auditeur ni dans le Musicien cette sensibilité qui lui aidoit autrefois si puissamment à réveiller les passions, & qui par-là a toujours semblé si dangereuse. Les Grecs, comme je vous l'ai dit, en ont éprouvé les funestes suites; & les plus sages d'entr'eux les avoient prévues, témoin les soins scrupu-

leux qu'ils avoient aportés pour les prévenir. Je me contenterai là-dessus d'un ou de deux exemples, par lesquels je prétens finir : car, si l'on se lasse si-tôt de la Musique, combien plutôt doit-on se lasser d'en entendre parler ?

Pour sortir donc de cette matiere, en vous confirmant ce que je vous ai dit de la sensibilité des Grecs, comme d'une chose qui donnoit sur eux un si grand empire à la Musique, & qui ajoutée à l'excellence dont elle étoit, achevoit de rendre raison des effets extraordinaires qu'elle a produits, il n'y a qu'à vous faire observer la conduite des Lacedémoniens.

Lycurgue * en tems de paix, ordonne les modes graves & sérieux, & condamne avec sévérité tous les autres qui peuvent énerver le courage, & conduire à la sensualité. D'où vient cette précaution, si ce n'est de ce qu'il connoissoit le goût naturel que ses citoyens aussi-bien

* Plutarque, vie de Lycurgue, & dans la description de quelques Coutumes des Lacedémoniens, pag. 238. du tom. 2. de l'édit. gr. lat. de Paris.

que le reſte des Grecs avoient pour les plaiſirs, & combien aiſément ils ſe ſeroient laiſſés aller à tout ce qui pouvoit flatter leurs ſens, ſi une éducation & une diſcipline auſteres ne les eût retenus ? De même, quand on défendit à Sparte toute nouveauté dans la Lyre, juſqu'à châtier rigoureuſement un certain Timothée* pour y avoir ajouté une ſeule chorde, n'étoit-ce pas de crainte que l'harmonie n'en devînt trop efféminée ? Cette crainte cauſée par une innovation ſi peu conſidérable, ne ſuppoſe-t-elle pas en eux un étrange penchant à ſe laiſſer amollir par les charmes de la Muſique ?

A ce compte-là, dit Leontium, il n'y auroit donc point eu aſſés de ſupplices pour notre Muſicien, qui a ajouté plus de cent chordes au Tympanum.

Il peut, répondit Théagéne, courir le monde tant qu'il lui plaira; il ne trouvera plus de Lacedémone en ſon chemin. . . . . .

A quelle heure ſe couchoient les Lacedémoniens, interrompit Leon-

* Cicéron, Liv. 2. des Loix. Athénée, Liv. 14.

tium, qui venoit d'entendre sonner sa pendule ? Car c'est toujours en riant qu'elle sait mettre fin aux conversations qui durent trop à son gré ; non qu'elle nous donnât le moindre lieu de soupçonner que celle-ci l'eût ennuyée : mais c'est qu'en effet sans y prendre garde, nous avions passé de beaucoup l'heure ordinaire où ses infirmités l'obligent de se retirer.

Nous lui en fîmes des excuses, & sur-tout Callimaque, qui ne la connoissant que depuis peu, n'étoit pas avec elle aussi familier que nous le sommes.

Elle nous rassura, en nous disant, qu'elle ne pouvoit rien craindre d'un dérangement dont la cause lui avoit donné tant de plaisir, & qu'il suffisoit pour sa santé d'avoir oublié qu'il fût si tard : à quoi elle ajouta que la nôtre étant aussi bonne qu'elle étoit, elle nous conseilloit de ne point nous séparer du reste de la soirée. Nous profitâmes de son avis, en suivant Théagéne, qui nous proposa de faire quelques tours dans une promenade voisine, & de souper ensuite avec lui.

A peine étions-nous sortis, que Callimaque prenant la parole; que de charmes, dit-il, que de graces, que de bienséances! & qu'ai-je fait tout le tems de ma vie que j'ai passé sans la connoître!

Vos regrets, lui dit Théagène, sont mieux fondés que vous ne pouvez vous l'imaginer. Leontium vous auroit paru telle dans tous les tems qu'elle vous paroît aujourd'hui. Comme elle conserve dans l'esprit les mêmes agrémens que l'on y a toujours trouvés, elle a eu toute jeune qu'elle étoit, cette même solidité qui vous paroît peut-être en elle le fruit des années & de l'expérience; & l'on a retenu des choses qu'elle a dites autrefois, qui prouvent qu'elle réfléchissoit dans un âge où à peine les autres sont capables de penser, & que sa prévoyance lui rapprochoit dès-lors les tems de sa vie les plus éloignés.

Je crois en effet, dit Callimaque, que ce qu'on dit de la santé du corps, se peut entendre de celle de l'esprit, qu'il faut être âgé de bonne heure pour être jeune long-tems: & quand je n'aurois jamais connu Leontium,

je n'en ferois pas moins convaincu de tout ce que vous venez de dire ; puisqu'il n'y a qu'un mêlange toujours égal de solidité & d'agrémens, tel que vous nous le représentez, qui ait pû produire cette persévérance d'estime & d'approbation dont elle a joui.

Vous avez raison, répliqua Théagéne ; & ce qui est encore à remarquer, c'est que son siécle a changé de goût plus d'une fois, que la Mode n'a pas moins fait sentir son pouvoir sur la maniere de penser que sur celle de s'habiller, & que cependant Leontium a été successivement du goût de tout le monde sans être differente d'elle-même, & qu'elle a toujours été à la mode, sans ressembler à personne.

Convenons, dit alors Callimaque, que c'est-là une prérogative bien rare ou plutôt unique ; car, comme disoit le vieux Caton : *Il est bien difficile d'avoir raison devant les hommes d'un autre siécle* *. Et combien

* Cette pensée ou ce mot, n'est point parmi les Apophthegmes attribués au vieux Caton dans Plutarque, & je ne sache pas que dans le Dialogue de Cicéron intitulé, *Cato Major*, il y ait rien qui y revienne.

a-t-on connu de personnes qui, ayant trouvé autrefois des admirateurs, ont survêcu à leur nom, sans qu'il soit arrivé de changement à leur esprit?

Vous verrez, reprit Théagéne, que les personnes dont vous parlez, avoient l'esprit de leur tems, & non pas le leur. D'où vient la comparaison que l'on en fait si communément avec les vertugadins & les colets montés qu'on voit dans d'anciens portraits : au lieu que, quand on a un esprit à soi, on a un esprit de tous les tems, & qu'on est sûr de plaire toujours, par la même raison que certains autres portraits qui ne représentent aucune mode, mais des ornemens simples & naturels (une coeffure de fleurs, un voile, une draperie legére) ont le privilege de ne vieillir jamais. Leontium est un exemple bien sensible de cette difference.

Pendant le régne de ces personnes, à qui l'on a donné depuis le nom de *Précieuses* *, & qui s'étoient mises en droit de distribuer la répu-

* Act. 3. sc. 2. des Femmes savantes de Moliere.

tation,

tation ; en sorte, leur faisoit-on dire, que personne n'auroit d'esprit hors elles & leurs amis, Leontium, sans rechercher leurs suffrages, ou plutôt ennemie déclarée de leur charactere, voyoit venir chés elle tout ce qu'il y avoit d'honnêtes-gens attirés par les charmes de son entretien. Et depuis que l'on eut ouvert les yeux sur ce que le leur avoit de faux & de ridicule, depuis qu'elles se furent décriées jusqu'à porter malheur aux meilleures conversations, la sienne fut toujours exceptée. Et vous m'avouerez qu'aujourd'hui de tous les lieux où les compagnies se rassemblent, sa maison est peut-être la seule où l'on ose encore faire usage de l'esprit, & où l'on passe des journées entieres sans jeu & sans ennui.

Comme elle n'est pas moins éloignée de l'affectation qui faisoit le charactere de ces tems-là, que de la grossiereté qui lui a succédé de si près, elle s'entretient impunément des matieres les plus relevées comme des plus communes, jusques-là même que les sciences sont bien reçues chés elle, comme vous venez de l'éprouver.

Au talent qu'elle a de les égayer quand elles l'ennuyent, repartit Callimaque, elle auroit tort de les bannir.

D'accord, reprit Théagéne. Mais ce qui fait encore qu'elles sont si bien avec elle, c'est que n'ayant, pour ainsi dire, rien appris de ce qu'elle sait (parce qu'elle a une répugnance invincible pour tout ce qui demande de l'étude) elle ne craint rien moins que de passer pour savante : & quoiqu'elle ne laisse pas d'avoir un goût extraordinaire pour la lecture ; comme elle oublie ou croit oublier tout ce qu'elle a lu, elle prétend jouir de toutes les libertés de l'ignorance.

Cependant, répliqua Callimaque, soit mémoire, soit réminiscence, qu'un fait historique, un vers ou un passage, ait rapport à sa pensée, je vois qu'il ne manque jamais de s'offrir à elle.

Oui, poursuivit Théagéne; mais vous aurez remarqué mieux que personne qu'alors ils lui deviennent propres par l'usage qu'elle en fait, & qu'ils paroissent tout nouveaux par le sens détourné qu'elle leur donne :

autrement elle ne daigne les citer, ou plutôt ils sont au nombre des choses qu'elle ignore. De même, qu'un événement singulier ou qu'une avanture plaisante l'ayent frapée autrefois, elle les retrouve à point-nommé, & avec quelle grace les redonne-t-elle ? Ce qu'on appelle des contes dans la bouche d'un autre, sont dans la sienne des scénes parfaites, soit pour la ressemblance des characteres, soit pour la netteté ou la briéveté du récit, où l'on ne peut rien retrancher ni ajouter.

Vous me rappellez dans ce moment, dit Callimaque, une particularité que je tiens de Moliere lui-même, qui nous la raconta peu de jours avant qu'il donnât son *Tartufe*, & qui confirme bien ce que vous dites. Je me ressouviens, dis-je, que, me trouvant dans une compagnie où il étoit, on parla du pouvoir de l'imitation. Nous lui demandâmes pourquoi le même ridicule, qui nous échape souvent dans l'original, nous frape à coup-sûr dans la copie. Il nous répondit que c'est parce que nous le voyons alors par les yeux de l'imitateur, qui sont

meilleurs que les nôtres : car, ajouta-t-il, le talent de l'appercevoir par soi-même, n'est pas donné à tout le monde. Là-dessus il nous cita Leontium, comme la personne qu'il connoissoit, sur qui le ridicule faisoit une plus prompte impression; & il nous apprit qu'ayant été la veille lui lire son Tartufe (selon sa coutume de la consulter sur tout ce qu'il faisoit) elle l'avoit payé en même monnoye par le récit d'une avanture qui lui étoit arrivée avec un scélérat à peu-près de cette espéce, dont elle lui fit le portrait avec des couleurs si vives & si naturelles, que si sa piéce n'eût pas été faite, nous disoit-il, il ne l'auroit jamais entreprise, tant il se seroit cru incapable de rien mettre sur le Théatre d'aussi parfait que le Tartufe de Leontium. Vous savez si Moliere étoit un bon juge en ces sortes de matieres. Puisque Leontium est donc frapée plus que personne du ridicule, il ne faut pas s'étonner qu'elle le rende si bien.

Quelquefois mieux qu'elle ne voudroit, ajouta Théagéne en soûriant, & par des traits qui ne périront jamais.

Je vous entens, répliqua Callimaque ; cependant, par un bonheur qu'on ne sauroit assés admirer, jamais, dit-on, ils n'ont pû lui faire perdre aucun ami.

C'est, reprit Théagéne, qu'on les regarde comme les effets d'une impression involontaire, & qu'on est toujours disposé à recevoir en bonne part tout ce qui vient d'une personne qui ne se pardonne rien à elle-même, & qui seroit la premiére à relever en elle ce qui la blesse dans les autres. Elle est d'ailleurs si fort au-dessus de l'envie & de la malignité, on a tant de preuves de la bonté de son cœur, son amitié enfin est si précieuse, que l'on aime mieux prendre ses railleries pour des avis que pour des offenses, & que l'on a moins de peine à se corriger, que l'on n'en auroit à la haïr.

Comme à ces paroles je ne pus m'empêcher de rire de souvenir, & que Théagéne & Callimaque me demanderent ce que c'étoit ; c'est, leur dis-je, que je sais un homme d'esprit & de considération (que vous connoissez tous aussi-bien que moi) lequel étant averti de quel-

ques plaisanteries qu'elle avoit laissé échaper sur lui, jugea à propos de s'en prendre à un autre, plutôt que d'avoir à se plaindre d'elle.

Je sais qui vous voulez dire, reprit Théagéne; elles sont pourtant, ajouta-t-il, marquées à un coin bien singulier pour que l'on puisse s'y méprendre. On est en peine de définir ce je ne sais quoi que les Romains entendoient par *Urbanité*, & les Grecs par *Atticisme :* si au lieu de définition on vouloit se contenter d'exemples, les bons mots de Leontium beaucoup mieux que ceux qui sont raportés par les Rhéteurs, pourroient nous donner l'idée de la fine plaisanterie de ces deux Nations les plus polies & les plus ingénieuses qui ayent jamais été. Faut-il donc s'étonner, après tout ce que nous venons de dire, si son entretien a fait également les délices des tems différens où elle a vécu ? Elle auroit plû de même dans tous les siécles, puisque le *bon* & le *beau* ne relevent ni du tems, ni de la mode.

Pour moi, dit Callimaque, je suis si fort de votre avis, & tellement convaincu que le vrai mérite

fait toujours le même effet, qu'Aſpaſie parmi nous, & Leontium entre Pericles & Socrate, ne me coûtent rien à imaginer.

Il m'eſt auſſi arrivé plus d'une fois, continua Théagéne, de prendre plaiſir pour l'honneur de notre ſiécle à les mettre toutes deux à la place l'une de l'autre. Mais à propos de l'Athéniéne, ie voudrois bien qu'au lieu de certaines lettres, que quelque Auteur plus récent s'eſt diverti à écrire ſous ſon nom, nous euſſions celles qu'elle peut avoir effectivement écrites à ſes deux diſciples : nous les comparerions aux lettres de Leontium, qui méritent bien ici quelque ſouvenir, puiſqu'elles n'ont pas été moins privilegiées que ſa converſation l'a été; & cela, tandis que deux Ecrivains autrefois ſi vantés parmi nous, ces Maîtres du ſtyle épiſtolaire ſont déchus du rang où la voix publique les avoit placés.

On peut encore prendre plaiſir à lire Balzac, mais on n'oſeroit s'en vanter; & tel qui lui doit le plus, eſt le premier à le décrier. Voiture même commence à ſe paſſer, & je dou-

te qu'on voulût écrire comme lui quand on le pourroit : du moins ne chercheroit-on pas à l'imiter dans les efforts d'esprit qu'il fait quelquefois, & qui sont si éloignés de la simplicité des entretiens familiers dont ce genre d'écrire ne sauroit trop approcher.

Mais pour les lettres de Leontium, elles ont toujours également plû, parce que ce sont des Lettres. Quoique le tour en soit singulier, elles n'ont rien de recherché : quoique remplies de morale & toutes brillantes d'esprit ; comme la morale y est toujours assaisonnée par l'enjouement, & que l'esprit ne s'y montre que sous les apparences d'une imagination libre & naturelle, elles ne different en rien de sa conversation, & il est impossible de n'y pas sentir qu'en écrivant à ses amis, elle croit elle-même leur parler.

Là-dessus Théagéne en tira une qu'elle lui avoit écrite le matin pour l'inviter à la Musique de l'après-diner, & qui seule auroit suffi pour prouver ce qu'il venoit d'avancer.

Comme, après l'avoir lûe avec tout

tout l'applaudiſſement qu'elle méritoit, Callimaque & lui gardoient le ſilence ; je ſuis preſque tenté, leur dis-je, de m'offenſer pour Leontium de ce qu'ayant trouvé tant de choſes à dire de ſon eſprit, vous ne parlez point de ce qui eſt en elle de beaucoup plus eſtimable.

Eh par où commencer ! s'écria Théagéne : le plus court eſt de s'en tenir à ce qu'on en a dit tant de fois, qu'elle joint toutes les vertus de notre ſéxe aux graces du ſien, en dépit duquel elle s'eſt miſe au rang des hommes illuſtres.

Comme le premier uſage qu'elle a fait de ſa raiſon a été de s'affranchir des erreurs vulgaires, elle a compris de bonne heure qu'il ne peut y avoir qu'une même morale pour les hommes & pour les femmes. Suivant cette maxime, qui a toujours fait la regle de ſa conduite, il n'y a ni exemple ni coutume qui pût lui faire excuſer en elle la fauſſeté, l'indiſcrétion, la malignité, l'envie, & tous les autres défauts qui, pour être ordinaires aux femmes, n'en bleſſent pas moins les premiers devoirs de la ſocieté.

Mais ce principe, qui lui fait ainſi juger des paſſions ſelon qu'elles ſont en elles-mêmes, l'engage auſſi par une ſuite néceſſaire à ne les pas condamner plus ſéverement dans l'un que dans l'autre ſéxe. C'eſt pour cela, par exemple, qu'elle n'a jamais pû reſpecter l'autorité de l'opinion dans l'injuſtice qu'ont les hommes de tirer vanité de la même paſſion à laquelle ils attachent la honte des femmes, juſqu'à à en faire leur plus grand ou plutôt leur unique crime : de la même maniere qu'on réduit auſſi leurs vertus à une ſeule, & que la probité, qui comprend toutes les autres, eſt une qualification auſſi inuſitée à leur égard, que ſi elles n'avoient aucun droit d'y prétendre.

Préjugé, dit alors Callimaque, non-ſeulement faux, mais dangereux, qui les entraîne quelquefois dans les plus affreux déſordres ; parce qu'ayant manqué à ce qu'elles ont coutume de regarder comme leur principale obligation, elles croyent n'avoir plus rien à perdre, & ne daignent plus ſe ménager ſur le reſte.

C'eſt auſſi, reprit Théagéne, ce qui a fait dire à un ami de Leontium, dans ſon Livre des Maximes *, que le moindre défaut des femmes galantes eſt la galanterie : voulant par-là donner à entendre qu'il eſt plus rare & en un ſens plus glorieux de s'en tenir à ce ſeul défaut, que de s'en être garanti ; de ſorte, ſelon lui, que celle, qui ſeroit en effet l'exception de la regle, pourroit s'aſſûrer d'arriver à l'eſtime & à la conſidération par où les autres tombent dans le mépris, & qu'il ne faudroit pas s'étonner qu'une perſonne ſi ſinguliere, malgré le peu d'égard qu'elle auroit eu pour les opinions du Public, fût parvenue à s'en faire reſpecter.

Mais ſi Leontium ſe ſouleve contre un préjugé ſi dangereux, qui en faiſant de l'amour le plus grand vice des femmes, ſemble, comme vous diſiez, leur laiſſer la liberté de s'abandonner à tous les autres ; il faut convenir auſſi qu'on ne peut être plus éloigné qu'elle l'eſt d'une autre extrémité, je veux dire, de l'erreur inſenſée de ceux qui, ſous le nom

* M. L. D. d. I. R.

de belle passion, voudroient presque ériger l'amour en vertu; l'amour qu'elle n'a jamais pris que pour ce qu'il est, pour un goût fondé sur les sens, pour un sentiment aveugle qui ne suppose aucun mérite dans l'objet qui le fait naître, ni ne l'engage à aucune reconnoissance; en un mot, pour un caprice dont la durée ne dépend point de nous, sujet au dégoût & au repentir : & ce qui semble lui donner encore plus de droit de le traiter ainsi, c'est qu'elle réserve toute son estime & toute sa confiance pour l'amitié, qui lui a toujours paru une liaison respectable, & dans laquelle elle ne s'est jamais permis ni légereté ni refroidissement, jusqu'à faire avouer à ses Amans qu'ils n'avoient point de rivaux plus à craindre que ses amis.

Voilà, dit alors Callimaque, traiter l'amour & l'amitié selon leurs mérites. Mais, à propos d'amans, me pardonnerez-vous si je vous dis la surprise où je fus en la voyant pour la premiere fois? Quand j'envisageai cet air grave & respectable, cette physionomie de sens &

de raiſon devant laquelle il ſemble qu'on n'oſe faillir, j'avoue que j'y cherchai en vain la perſonne dont je m'étois fait l'idée, & que je n'y trouvai rien de cette Leontium qui a cauſé tant de paſſions.

Ce que vous avez tant de peine à y trouver, répliqua Théagéne, eſt auſſi ce qu'elle tâche de faire oublier; & ce que la bienſéance a mis à la place de beaucoup plus eſtimable, eſt ce qui vous dépaïſe bien plutôt que les changemens qui peuvent être arrivés aux traits de ſon viſage : car, malgré ſon âge, ſi vous voulez faire attention à ſes yeux, vous ſerez infailliblement de l'avis d'un de ſes amis, qui diſoit qu'on y peut lire encore toute ſon hiſtoire. Quels effets n'ont-ils pas dû produire, quand ils brilloient du feu de la jeuneſſe ? Quand ils étoient accompagnés d'un tein vif & uni, d'une taille noble & déliée, d'une grace dans ſa démarche & dans ſa danſe que rien n'a jamais égalé? Vous m'avouerez que tout cela animé d'un eſprit comme le ſien, n'étoit que trop capable de déranger les meilleures têtes.

Parmi les qualités qui la rendoient si propre à plaire & à toucher, dit Callimaque, il y en a une dont vous ne parlez point, & qui pourtant augmente bien encore le regret que j'ai d'avoir commencé si tard à la connoître : que vous a fait son Luth pour l'oublier comme vous faites ?

Il faut me le pardonner, répondit Théagéne, par la même raison qui m'a mille fois fait oublier auprès d'elle l'envie que j'avois de l'entendre jouer. Mais il est vrai que quand elle en jouoit, ce qui étoit très-rare, on eût dit qu'elle n'avoit fait autre chose toute sa vie; & dans ces momens l'on pouvoit se consoler de ce qu'on perdoit d'ailleurs, parce qu'elle trouvoit le secret d'y mettre tout son esprit & toute son ame, ce qui donnoit à son jeu je ne sais quoi de brillant & de tendre, que celui des maîtres ne sauroit atteindre, & sans quoi je doute aussi que son Luth eût pu trouver place dans le récit d'une partie des qualités qui la distinguent avec tant d'avantage des femmes ordinaires.

Il fut dit encore beaucoup d'autres choses sur son sujet pendant le

reste de la promenade & pendant le souper. Mais je crois, mon cher Théobule, devoir finir ici ma Lettre, qui peut-être ne vous paroît déja que trop longue; puisqu'au lieu d'une conversation que vous m'avez demandée, en voilà deux dont je vous rends compte. Vous ne vouliez savoir que ce qui avoit été dit chés Leontium, & je ne sais comment je me suis laissé aller à y ajouter ce qui fut dit ensuite de Leontium elle-même, sans faire réflexion que ne la connoissant pas, vous ne sauriez avoir les mêmes raisons qu'ont ses amis de se plaire à en entendre parler. Au reste je me devois la satisfaction de vous faire voir que, pour demeurer renfermés dans une Ville, nous ne sommes pas aussi à plaindre que vous vous l'imaginez, & qu'il est encore des gens dans le monde, qui sont d'un aussi bon commerce que le peuvent être des forêts & des prairies.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit intitulé, *Dialogue ſur la Muſique des Anciens*; & j'ai cru que le Public verroit avec plaiſir un Ouvrage où l'érudition eſt aſſaiſonnée de tous les agrémens qui peuvent la rendre aimable. A Verſailles le premier Mai mil ſept cent vingt-cinq.

Signé, HARDION.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amée la Veuve de NOEL PISSOT, Libraire à Paris; nous ayant fait remontrer qu'elle ſouhaiteroit continuer à faire réimprimer & donner au Public, *le*

Dialogue sur la Musique des Anciens ; les Mémoires de la grande Russie, l'Homme universel, le Héros de Gratian, Histoire de la Comtesse de Gondez, Sanctorius de Medicina statica, Traité du mouvement & de la mesure des Eaux, par le Sieur Varignon ; Ipalque Prince Schyte, Lettre au Sieur Abbé Houtteville sur le Livre de la Religion prouvée par les faits ; Clovis, Poéme ; s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de continuation de Privilege sur ce necessaires ; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feüille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ladite Exposante, nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire réimprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contre-scel ; & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes.

Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit de ladite Exposante, ou de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers à ladite Exposante, & de tous dépens, dommages, & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'Impétrante se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment

à celui du dixiéme Avril 1725. & qu'avant que de les expoſer en vente, les Manuſcrits ou Imprimés qui auront ſervis de copie à l'impreſſion deſdits Livres, ſeront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſante, ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conſeillers & Sécretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & neceſſaires, ſans deman-

der autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Fontainebleau le douziéme jour du mois de Novembre, l'an de grace mil ſept cent trente ; & de notre Regne le vingtiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, num. 13. fol. 12. conformément aux anciens Reglemens confirmez par celui du 28. Février 1723. A Paris, le 7. Décembre 1734.

G. MARTIN, Syndic.

CATALOGUE
DES LIVRES
Qui se vendent chez la Veuve PISSOT.

In-folio.

DISCOURS sur la Bible par Saurin, avec les figures de Picart, de tous les différens papiers, 2. vol.

Dictionnaire de la Bible, par Dom Calmet, 4. vol.

Recherches de la France, par Pasquier, 2. vol.

Annales de la France, par Limiers.

Mémoires de Castelnau, nouvelle édition, 3. vol.

Histoire de Paris, par Dom Félibien, 5. vol.

Le Parnasse François, par M. Tithon du Tillet.

Dictionnaire de Richelet, nouvelle édition, 3. vol.

Histoire du Japon, par Kæmphfer, 2. vol. grand & petit papier.

Voyages de le Brun, 2. vol.
—— d'Olearius, 2. vol.
—— de Mandelslo, 2. vol.
—— de la Mottraye, 2. vol.
L'Archipel de Dapper.

In-quarto.

Explication des Textes de l'Ecriture sainte, &c. par Dom Martin, 2. vol.
La Religion des Gaulois, par le même, 2. vol.
De l'entendement humain, par Locke.
Essais de Montagne, 3. vol. grand pap.
Droit de la Guerre & de la Paix, traduit du Latin de Grotius, par Barbeyrac, 2. vol.
Histoire de la Médecine, par le Clerc.
Principes d'Architecture, par Félybien.
De la mesure des Eaux coulantes & jaillissantes, par Varignon.
Le parfait Maréchal.
L'Ecole de Mars, 2. vol.
Le parfait Négociant, par Savary, 2. v.
Le Négoce d'Amsterdam.
Traité des Négociations de Banque, par M. Damoreau.
Dictionnaire Italien & François, par Veneroni.
Horatii Opera edente Bentleio.
Terentii ac Phædri Opera studio & cum emendationibus ejusdem Bentleii.

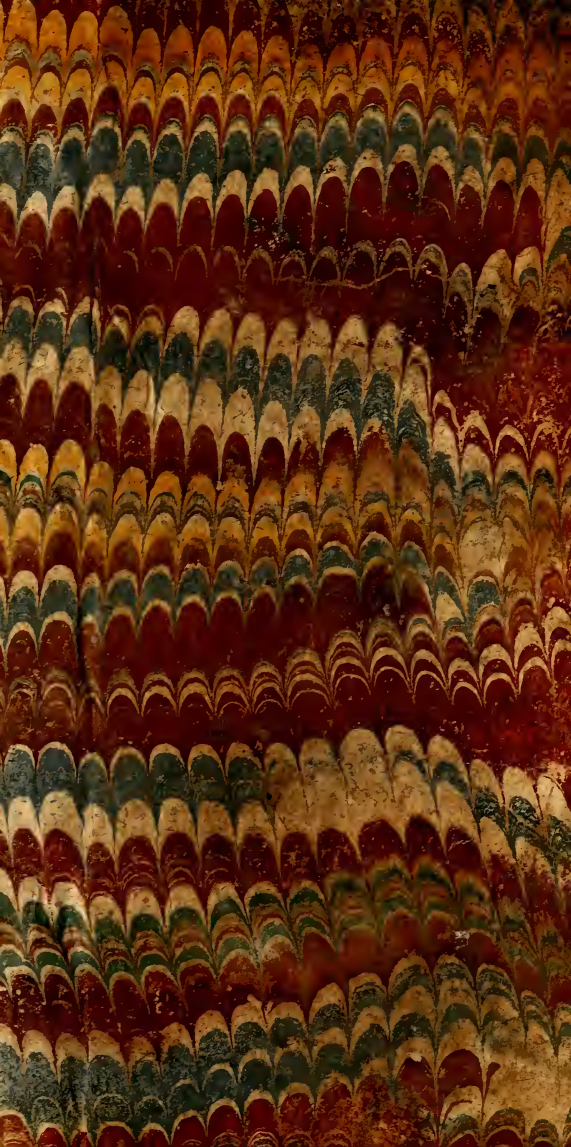
Tibullus cum Notis Brouckusii.
Propertius cum ejusdem Notis.
Ovidius Burmanni, 4. vol.
Ausonius cum Notis Floridi, & Animad. Joan. Baptistæ Souchay.
Oeuvres de Marot, 4. vol.
Les Césars de l'Empereur Julien.
Jugemens des Sçavans, par Baillet, 8. vol.
Histoire du Peuple de Dieu, 7. vol.
Vellejus paterculus in usum Delphini.
Abrégé de l'Histoire de Mezeray, 4. v.
Histoire d'Angleterre, par Rapin, 10. vol.
Histoire de S. Domingue, 2. vol.
Mémoires de Lamberty, 10. vol.

In-octavo.

Semaine-Sainte.
L'Homme universel, traduit de l'Espagnol de Gracien.
Le Héros, traduit du même, par le même.
Rabelais, 5. vol. grand papier.
Méthode pour apprendre l'Ortographe, 3. édition.
Fables de la Fontaine avec figures, 3. v.
Italia liberata, 3. vol.
Mémoires de Comines, 5. vol.
Mémoires de l'Etoile, 2. vol.
Journal d'Henry III. 2. vol.

Journal d'Henry IV. 2. vol.
Satyre Ménipée, 3. vol.
Isle des Hermaphrodites.

In douze.

Les Pseaumes de David.
Les Epîtres & les Evangiles.
Figures de la Bible, par Royaumont.
Le saint Concile de Trente.
Lettres à M. l'Abbé Houtteville, au sujet du Livre intitulé : *La Religion prouvée par les faits.*
L'idée du véritable Héros.
L'Homme détrompé, ou le *Criticon* de Baltasar Gracien, traduit en François, 3. vol.
Dialogue sur la Musique des Anciens, nouvelle édition.
Relation du succès de l'inoculation de la petite vérole.
Sanctorii de Statica Explanatio Physico-Medica, 2. vol.
Le Roman de la Rose, nouvelle édition, 3. vol.
Critique du Théatre Anglois.

On trouve dans la même Boutique toutes sortes de Livres nouveaux, tant de France que de Hollande, & des autres Pays étrangers.